

Union des Déportés d'Auschwitz
39, bd Beaumarchais 75003 Paris
Tel : 01 49 96 48 48 Fax : 01 49 96 48 49
maisonauschwitz@wanadoo.fr

Association des Professeurs
d'Histoire et de Géographie
98, rue Montmartre
75065 Paris – Cedex

Cercle d'étude de la Déportation et de la Shoah- Amicale d'Auschwitz

Primo Levi, écrivain et témoin

**Par Daniela Amsallem, maître de
conférences à l'université de Savoie**

**CONFERENCE-DEBAT
MERCREDI 22 MAI 2002**

**témoignage de Jean Samuel, déporté et témoin, ami de Primo Levi,
au lycée Edgar Quinet**

Petit cahier N°16

Cercle d'étude de la déportation de la Shoah – Amicale d'Auschwitz

P.A.F : 3 €

**Conférence-débat du 22 MAI 2002
au Lycée Edgar Quinet**

Primo Levi

Daniela AMSALLEM

Marie-Paule Hervieu

Le Cercle d'Etude comprenant des professeurs d'histoire, de lettres, de philosophie, fonctionne depuis huit ans. Je salue la présence du Président de l'Amicale, Henry Bulawko, du Secrétaire Général, Raphaël Esrail, d'Ida Grinspan, auteure avec Bertrand Poirot-Delpech de « J'ai pas pleuré », d'Aleth Briat représentant l'APHG. Le Cercle d'Etude étend ses activités dans plusieurs directions, à savoir les conférences publiques d'une demi-journée deux fois par an, les journées d'étude une fois par an, la formation de professeurs du secondaire, la publication des « petits cahiers ».

Daniela Amsallem, notre intervenante d'aujourd'hui, a soutenu une thèse d'Etat intitulée : *Le Génocide et la figure du survivant dans les œuvres des écrivains juifs italiens contemporains* et a publié de nombreux articles dans l'Ecole des Lettres, le Monde juif. elle a publié deux livres d'études chez Ellipses, *Primo Levi*, (collection « Thèmes et études ») ainsi qu'une étude sur *Si c'est un homme* de Primo Levi, et chez Cosmogone, le livre, *Primo Levi au miroir de son œuvre : le témoin, l'écrivain, le chimiste*.

Pour terminer, je souhaiterais faire une courte citation révélatrice de la force et de la concision de l'écriture de Primo Levi. Celui-ci se demandait pourquoi tant d'hommes avaient été « sourds, aveugles et muets », « une masse d'invalides autour d'un noyau de féroces ».

Daniela Amsallem

« CONSIDEREZ »

Je voudrais commencer par rappeler la diversité des écrits de Primo Levi. Primo Levi est surtout connu en France pour son premier livre écrit au retour de déportation, *Si c'est un homme* (1947) mais il est l'auteur d'une dizaine d'autres ouvrages : *La Trêve* suite logique de *Si c'est un homme* où il raconte son long voyage de retour de la déportation jusqu'à Turin, des livres sur son métier de chimiste, un roman historique, épique, *Maintenant ou jamais*, *Les Naufragés et les rescapés* sorte de testament spirituel publié un an avant sa mort, complément de *Si c'est un homme* où il reprend les sujets abordés dans son premier livre de façon plus systématique. Il a écrit aussi des poèmes, de façon espacée, parfois une fois par an, parfois plusieurs dans la même semaine, surtout à son retour des camps. C'était une activité qu'il considérait comme irrationnelle, qu'il ne « maîtrisait » pas, qui le surprenait et où il laissait libre cours à ses sentiments, à ses émotions, à ses préoccupations, au contraire de sa prose qui était toujours très lucide et très mesurée. Le 20 novembre 1978 il a écrit un poème : *La Bambina di Pompei* (L'enfant de Pompéi) , qui évoque le destin tragique de trois adolescentes, victimes de la nature ou de l'histoire. La première est la petite fille de Pompéi, ensevelie sous les cendres du Vésuve et trouvée morte serrée contre sa mère, la deuxième est Anne Franck (non nommée explicitement dans le poème), la troisième est l'écolière d'Hiroshima dont l'ombre a été « clouée au mur » par l'explosion de la bombe atomique.

Je ne peux pas renoncer au plaisir de vous le lire dans l'original italien :

La bambina di Pompei

*Poiché l'angoscia di ciascuno è la nostra
Ancora riviviamo la tua, fanciulla scarna
Che ti sei stretta convulsamente a tua madre
Quasi volessi ripenetrare in lei
Quando al meriggio il cielo si è fatto nero.
Invano, perché l'aria volta in veleno
È filtrata a cercarti per le finestre serrate
Della tua casa tranquilla dalle robuste pareti
Lieta già del tuo canto timido riso.
Sono passati isecoli, la cenere si è pietrificata
A incarcerare per sempre codeste membra gentili.
Così tu rimani tra noi, contorto calco di gesso,
Agonia senza fine, terribile testimonianza
Di quanto importi agli dèi l'orgoglioso nostro seme.
Ma nulla rimane fra noi della tua lontana sorella,
Della fanciulla d'Olanda murata fra quattro mura*

*Che pure scrisse la sua giovinezza senza domani :
 La sua cenere muta è stata dispersa dal vento ,
 La sua breve vita rinchiusa in un quaderno sgualcito.
 Nulla rimane della scolara di Hiroshima,
 Ombra confitta nel muro dalla luce di mille soli,
 Vittima sacrificata sull'altare della paura.
 Potenti della terra padroni di nuovi veleni,
 Tristi custodi segreti del tuono definitivo,
 Ci bastano d'assai le afflizioni donate dal cielo.
 Prima di premere il dito, fermatevi e considerate.*

Traduction : *L'enfant de Pompéi*

*Puisque l'angoisse de chacun est notre angoisse,
 Nous revivons toujours la tienne, enfant gracile,
 Qui t'es blottie contre ta mère, éperdument,
 Comme si tu voulais te réfugier en elle,
 Quand tout noir, à midi, le ciel est devenu.
 En vain, parce que l'air transformé en poison
 A filtré jusqu'à toi par les fenêtres closes
 De ta maison tranquille, aux murs si rassurants,
 Qu'avaient ravie tes chants et tes rires timides.
 Des siècles ont passé, la cendre faite pierre
 Emprisonne à jamais la grâce de ton corps.
 Ainsi restes-tu parmi nous, convulsif moulage de plâtre,
 Agonie infinie, terrible témoignage
 Du cas que font les dieux de notre race altière.
 Rien, cependant, ne reste parmi nous, de ta lointaine sœur,
 De l'enfant de Hollande, entre quatre murs emmurée,
 Qui écrivit pourtant sa jeunesse sans lendemain :
 Ses cendres ont été dispersées par le vent, muettes,
 Et un cahier jauni renferme sa vie brève.
 Plus rien ne reste de l'écolière d'Hiroshima,
 Ombre clouée au mur par la lumière de mille soleils.
 Puissants de la terre, maîtres en nouveaux poisons,
 Tristes gardiens secrets du tonnerre définitif,
 Les fléaux du ciel amplement nous suffisent.
 Avant que d'appuyer du doigt, arrêtez-vous, réfléchissez.*

Le dernier vers traduit en français par *arrêtez-vous, réfléchissez* est en italien *fermatevi e considerate*. Or, ce « *considérez* » est peu utilisé en italien dans cette acception : prenez en considération, réfléchissez. Mais c'est le même mot qui scande le poème en exergue de *Si c'est un homme* : « *considérez si c'est un homme* ». Ainsi du « *considérez si c'est un homme* » au « *considérez* » conseillé aux puissants de la terre qui doivent réfléchir avant de déclencher une agression nucléaire, il y a tout un lien logique. Primo Levi a consacré toute sa vie à mettre en garde, à inviter à la réflexion. Il voulait que son expérience porte ses fruits, soit un avertissement pour les nouvelles générations, pour les faire réfléchir sur l'humanité, l'avenir de cette humanité, sur ce que l'homme a osé faire à un autre homme et qui peut encore arriver. Pour lui, les cérémonies commémoratives devaient avoir un aspect pédagogique d'avertissement. Ainsi, tel était son souhait quand il a écrit la plaque commémorative du

mémorial italien à Auschwitz en 1978 où on lit : « Visiteur, observe les vestiges de ce camp et médite. De quelque pays que tu viennes, tu n'es pas un étranger. Fais en sorte que ton voyage n'ait pas été inutile, que notre mort ne soit pas inutile. Que pour toi et tes enfants, les cendres d'Auschwitz servent d'avertissement : fais que le fruit abominable de la haine, dont tu as vu ici les traces, ne donne plus de nouveaux germes, ni demain, ni jamais ». Ce texte a été écrit la même année que le poème « L'enfant de Pompéi » où il évoque Anne Franck. J'ai visité à nouveau le mois dernier la maison d'Anne Franck que j'avais vue il y a vingt ans. C'était alors un lieu plus recueilli, plus intime. Maintenant il y a un musée près de la maison, qui propose un long parcours pour les jeunes générations, expliquant la Shoah, les persécutions, la déportation des Juifs de Hollande, et c'est mieux ainsi : il a cette fonction pédagogique et d'avertissement que prônait Primo Levi. Et je n'ai pas été surprise de trouver, dans la dernière salle, une grande pancarte présentant une citation de l'écrivain turinois...

« JUDEITE » ET LAICITE DANS LA FAMILLE LEVI

Primo Levi est né à Turin, en 1919, tout de suite après la Première Guerre mondiale, l'année où Mussolini a créé les « faisceaux de combat », embryon du parti fasciste. C'est aussi l'année de fondation du parti national-socialiste en Allemagne. La famille de Primo Levi appartenait à la moyenne bourgeoisie juive, d'origine sépharade. Ses ancêtres étaient venus d'Espagne vers 1500, en passant par la Provence. Repoussés ou mal acceptés à Turin, ils s'étaient installés dans les localités agricoles du Piémont méridional où ils vivaient isolés. Minorité très réduite, ils parlaient un « jargon » particulier – idiome judéo-piémontais auquel Primo Levi consacre le très beau premier chapitre du *Système périodique*. Dans ce chapitre, intitulé « Argon », comme le gaz inerte et rare qu'on ne voit pas dans l'atmosphère mais qui existe, il évoque avec tendresse et humour certains de ses oncles (*barbe*) et tantes. Parmi les anecdotes les plus sympathiques, la première concerne la Tante Allegra, dont le fils Aaron, grand gaillard costaud, avait été enrôlé comme figurant au prestigieux Théâtre Carignano de Turin. Aaron invita ses parents à la première de « Don Carlos ». Quand la mère aperçut son fils sur scène hérissé d'armes « comme un philistin », elle se leva en appelant : « Roni – c'est le diminutif d'Aaron – pose ce sabre ! » Quant à la seconde anecdote, elle met en scène Barbapartin, l'oncle Bonaparte (appelé ainsi en hommage à celui, qui, le premier, avait imposé l'émancipation des Juifs en Italie). L'oncle Bonaparte avait une femme tellement affreuse, qu'il s'était converti, était devenu moine et même missionnaire et était parti en Chine pour mettre le plus de distance possible entre lui et son épouse.

L'émancipation des Juifs italiens, due une première fois à la campagne d'Italie et la volonté de Bonaparte, avait été annulée par la Restauration, rétablie par Charles Albert en 1848 dans le Piémont puis élargie à tout le Royaume d'Italie unifié. Les Juifs italiens, qui avaient adhéré avec enthousiasme aux idéaux de liberté et d'indépendance nationale, s'étaient intégrés à la vie du pays et avaient participé aux progrès dans tous les domaines : sciences, politique, armée, économie, littérature, droit etc. Mais cette intégration avait entraîné une assimilation et un certain éloignement vis-à-vis des valeurs ancestrales.

La famille Levi était laïque et assimilée. Primo Levi m'a confié lors de nos deux rencontres en 1980 et 1986 que sa famille avait conservé la conscience de sa « judéité » qui resurgissait surtout lors des principales fêtes religieuses. Le père de Primo Levi, l'ingénieur Cesare Levi, savait l'interdit alimentaire concernant le porc mais il adorait le jambon. Il en achetait, en mangeait devant ses enfants en leur faisant comprendre que lui péchait parce que la chair est faible mais que eux devaient bien se comporter et ne pas faire comme lui. La mère de Primo Levi qui était encore plus laïque que son mari emmenait toutefois les enfants chez le grand-

père maternel pour les grandes fêtes religieuses et achetait du pain azyme pour la Pâque. De plus, se maintenait dans la famille Levi un attachement à l'étude, à la culture que Primo Levi considérait comme un héritage du judaïsme bien qu'elles fussent tournées vers des voies laïques, vers des sujets non religieux. Primo Levi avait reçu les rudiments d'une éducation religieuse, avait fait sa bar-mitsva à treize ans et avait suivi une brève période d'observance religieuse. Il a raconté à un journaliste italien que, jeune, il avait fait le vœu – ce qui est très peu juif – de porter tous les matins les tephilines pour obtenir une bicyclette. Mais s'il avait, en effet, obtenu la bicyclette, il pensait que les phylactères n'avaient rien à voir avec cela.

LES ANNEES DE FORMATION

Cependant, très tôt l'intérêt scientifique avait prévalu et il affirmait lors de notre rencontre en 1986 que « la loi de Moïse avait été remplacée par la théorie de Darwin ». Au lycée, il s'intéressait surtout à la chimie, à la biologie, aux sciences naturelles. Il était inscrit au prestigieux Lycée d'Azeglio de Turin où avaient exercé d'éminents professeurs antifascistes, mais au moment où Primo Levi y était élève, ce lycée avait été épuré et était donc « politiquement neutre ». Il avait l'impression d'y être victime d'une « conjuration » : « Au lycée, on m'administrait des tonnes de notions que je digérais avec diligence, mais qui ne me réchauffaient pas les veines. Je regardais les bourgeons se gonfler au printemps, le mica scintiller dans le granit, je regardais mes propres mains et me disais à moi-même : je comprendrai aussi cela, je comprendrai tout, mais pas comme eux le veulent. Je trouverai un raccourci, je me fabriquerai un passe-partout, je forcerai les portes ». (*Le Système périodique*).

Cependant la culture classique à base de grec et de latin laissera une empreinte chez Primo Levi et il se souviendra de ce patrimoine culturel à Auschwitz, en particulier lors de l'évocation de Dante avec son ami Jean Samuel.

En 1937, il s'inscrit à l'Institut de Chimie de Turin. Il avait choisi la chimie à cause de sa conception romantique de cette science : la chimie devait lui permettre de découvrir « la clé de l'univers », de comprendre le pourquoi des choses. Au laboratoire de chimie, il percevait ce contact, cette lutte, ce duel avec la Matière qui est mère, mais aussi mère-ennemie. Il fallait donc lutter avec persévérance avec elle, ce qui permettait d'acquérir une certaine maturité. D'autre part il voyait dans la chimie l'antidote au fascisme : le fascisme imposait des dogmes : « croire, obéir, combattre » alors que la chimie développait les facultés de raisonnement, d'observation, de critique. Il appréciait les notions claires, précises qu'il recevait dans ses cours à l'Université et cette approche scientifique sera un modèle d'écriture pour lui.

MESURES ANTISEMITES – LES JUIFS ITALIENS FACE AU FASCISME

C'est au cours de ses années universitaires que furent promulguées le 6 octobre 1938 les lois raciales en Italie, qui interdisaient aux Juifs les mariages mixtes, l'accès à l'école publique, au service militaire, les activités libérales les mettant en contact avec des non-juifs. Ces lois interdisaient aussi aux Juifs de posséder des biens immobiliers en dehors de certains quotas. D'après les historiens, ces lois raciales italiennes présentent des différences avec les lois de Nuremberg, en Allemagne nazie, car elles se fondent non pas sur un racisme biologique mais sur un racisme politique. En effet, elles prévoient des exceptions (sauf en ce qui concerne l'enseignement) : certaines catégories sont exemptées de ces lois raciales comme les familles de Juifs de nationalité italienne tombés lors des dernières guerres ou pour la cause fasciste, inscrits depuis le début au parti fasciste, ou présentant des mérites particuliers. Il est d'ailleurs

significatif que si le fascisme exclut les Juifs de la vie civile, politique, économique italienne, l'Italie fasciste continue d'accueillir les Juifs réfugiés étrangers venus d'Allemagne ou de pays occupés par les nazis et apportera une aide active dans les territoires sous occupation militaire italienne après 1940.

Les Juifs italiens s'étaient comportés vis-à-vis du fascisme – comme l'ensemble des citoyens italiens – selon leurs intérêts sociaux et leur orientation idéologique. Un grand nombre avait adhéré au fascisme et un autre, tout aussi important, à l'antifascisme. Ainsi Cesare et Margherita Sarfatti faisaient partie de l'entourage du Duce alors que les frères Carlo et Nello Rosselli avaient fondé à Paris en 1929 le mouvement libéral et socialiste « *Giustizia e Libertà* » (« Justice et Liberté ») et devaient être assassinés dans cette ville en 1937.

LES LEVI FACE AUX LOIS RACIALES FASCISTES

La famille Levi ne faisait pas exception : le père de Primo Levi n'était pas fasciste et éprouvait de l'agacement vis-à-vis du goût pour la parade, voire la mascarade et le manque de sérieux du régime. Mais comme beaucoup d'Italiens, il s'était inscrit, malgré lui, au Parti fasciste et avait porté la chemise noire. Primo Levi, qui avait été élevé dans l'école fasciste, avait été enrôlé comme tous ses camarades dans les organisations fascistes de la jeunesse.

Primo Levi a dit que les lois raciales furent à cet égard « providentielles » parce qu'elles constituaient « la démonstration par l'absurde de la stupidité du fascisme » à un moment où l'on avait tendance à oublier ses aspects criminels : l'assassinat de Matteotti avait eu lieu en 1924, soit quatorze ans plus tôt. « Ces lois rendirent à beaucoup leur libre arbitre ». Primo Levi, déjà inscrit à l'université, peut continuer ses études, mais ses professeurs hésitent à le prendre comme stagiaire, à diriger sa maîtrise. C'est alors qu'il redécouvre son identité juive.

Jusque là, il ne s'était pas senti différent de ses camarades chrétiens. Pour lui, être juif constituait « une petite anomalie amusante ». Un Juif est quelqu'un « qui ne fait pas de sapin à Noël, qui ne devrait pas manger de jambon mais qui en mange quand même [il devait penser à son père], qui a appris un peu d'hébreu à treize ans et l'a oublié ensuite ». – Là, il devait penser à lui-même. Il m'avait dit, en effet, qu'il savait un peu d'hébreu, mais il connaissait très bien la Bible, le Talmud. Alors que la propagande fasciste bat son plein dans les journaux, où on ne fait que parler de « la pureté de la race », Primo Levi s'affirme « fier d'être impur ». C'est de là que commence son retour à la tradition juive parce que, pour lui, le judaïsme s'oppose tout naturellement au fascisme, ses idéaux de liberté à la terreur de la dictature.

En 1943, à la suite de l'armistice, le territoire italien est occupé par les Allemands. Primo Levi rejoint un groupe de partisans opérant au Val d'Aoste, proche du mouvement « Justice et Liberté ». Il avait été actif dans le réseau de contact entre les partis du futur Comité National de Libération. Mais, regrettait-il, il lui manquait une vraie préparation politique et surtout militaire. On lui avait donné un petit pistolet de nacre, comme ceux que les femmes utilisent pour se donner la mort dans les films romantiques.

Primo Levi a été arrêté le 13 décembre 1943 en tant que partisan, envoyé en tant que juif dans le camp d'internement de Fossoli, près de Modène d'où il sera déporté le 22 février 1944 vers Auschwitz qui constituait pour ces déportés une localité inconnue. Il est dans le premier convoi de 650 déportés, dont seules quinze personnes sont revenues. Il vit donc onze mois de détention au camp de Buna-Monowitz jusqu'en janvier 1945.

AUSCHWITZ

Primo Levi survit au camp grâce à plusieurs facteurs : d'abord, a-t-il toujours souligné, le facteur « chance », le facteur « hasard ». Son métier de chimiste l'a aussi aidé. Buna-Monowitz contenait une usine de caoutchouc synthétique qui n'a d'ailleurs jamais fonctionné. Mais cela lui a permis les deux derniers mois de sa détention de rentrer au laboratoire après le fameux « examen » avec le Docteur Pannwitz et donc d'être à l'abri du froid et des coups. Il faut aussi tenir compte de l'aide matérielle et morale apportée par le maçon italien Lorenzo qui, pendant six mois, lui a donné les restes de sa soupe. Mais le facteur principal de survie était sa curiosité, son besoin de comprendre. « J'avais un désir intense de comprendre. J'étais constamment envahi par une curiosité qui a pu paraître à certains cynique même, celle du naturaliste qui se trouve transporté dans un milieu monstrueux mais nouveau, monstrueusement nouveau ». Dans *Le Fabricant de miroirs*, Primo Levi écrit aussi : « Le fait qu'un des états d'esprit les plus fréquents au *Lager*, était la curiosité, peut paraître étonnant. Et cependant, nous n'étions pas seulement en proie à la peur, humiliés et désespérés, mais nous étions aussi curieux : affamés de pain et aussi de comprendre. Le monde qui nous entourait nous apparaissait sens dessus dessous (...). »

C'est d'ailleurs la première impression qu'il a reçue lors de son arrivée au camp : le manque de logique. Dans les premiers chapitres de *Si c'est un homme*, se trouve toute une terminologie ayant trait au théâtre. Primo Levi parle de « drame fou », d'une « énorme farce dans le goût teutonique », « Nous voici maintenant au deuxième acte ». Se trouver immergé dans cet univers illogique où toutes les valeurs étaient renversées était terrible pour lui, rationaliste, empreint de l'esprit des Lumières. Dans une interview, il dit : « Le *Lager*, dans son aspect le plus offensant et imprévu, était apparu vraiment ainsi, un monde renversé où *fair is foul and foul is fair*, où les professeurs travaillent à la pelle, les assassins sont chefs d'équipe et dans l'hôpital, on tue ». Et c'est tout naturellement qu'il cite la tragédie de Shakespeare, *Macbeth*, pour exprimer ce monde renversé, en particulier le chant des trois sorcières expertes dans la capacité de corrompre la volonté humaine et de renverser les valeurs. D'ailleurs, Primo Levi consacrera à ce chant des sorcières de *Macbeth* un très beau récit de science-fiction : *La Versamine* dans *Les Histoires naturelles* .

ORDRE ET CHAOS

Certes, explique Primo Levi, il existait au camp une rationalité nazie, un ordre apparent y régnait ; il n'y avait pas de lieu plus ordonné que le Lager. Mais c'était « un ordre sans le droit ». Le *Lager* était donc pour Primo Levi un abominable chaos. Dans toute son œuvre, les deux termes s'opposent : l'ordre et le chaos. Dans sa jeunesse, Primo Levi avait entrepris des études de chimie pour comprendre le pourquoi des choses, pour découvrir la clé de l'univers. Pour comprendre ce monde constitué d'une infinité de phénomènes, il ressentait le besoin d'y introduire une forme d'ordre, d'unité. Le scientifique cherche à mettre rationnellement et systématiquement le monde en ordre. Primo Levi parle d'ailleurs dans *Le Système périodique* de l'expérience du chimiste solitaire, celui qui ne travaille pas dans de grandes entreprises mais tout seul dans son laboratoire face à face avec la matière, comme l'homme primitif qui s'apprête à combattre le mammoth. Le chimiste solitaire affronte la matière avec sa raison et son imagination. Primo Levi décrit très bien cette expérience : après une phase où tout paraît embrouillé « on voit poindre une lueur dans l'obscurité, on avance à tâtons dans cette direction, et la lumière grandit, et l'ordre succède enfin au chaos ».

De la même manière, à Auschwitz et ensuite, en relatant son expérience dans *Si c'est un homme*, Primo Levi essaie d'expliquer ces événements à la lumière du *Lager*. Dans sa préface, il explique clairement son but qui est celui de « fournir des documents pour une étude dépassionnée de certains aspects de l'âme humaine ». Et c'est justement ce regard du scientifique, du naturaliste qui caractérise Primo Levi et le distingue des autres récits de déportés.

Au camp, sa curiosité avait été éveillée par « l'échantillonnage » - Primo Levi utilise ce terme scientifique - varié des individus qui l'entouraient venant de différents pays, utilisant différentes langues, ayant différentes cultures. Même s'il n'a jamais oublié qu'il avait affaire à des êtres humains, à des frères, il les considérait un peu comme ces éléments chimiques qu'il devait analyser dans son laboratoire - c'était d'ailleurs utile pour prévoir leurs réactions, s'en défendre. Il n'était pas seulement entouré d'amis, mais aussi de neutres et d'ennemis.

LES SUBMERGES ET LES SAUVES

Dans le neuvième chapitre de *Si c'est un homme*, il souligne cette lutte pour la vie qu'il décrit avec une terminologie darwinienne. En français, ce neuvième chapitre est intitulé *Les Elus et les damnés* mais en italien le titre est *I Sommersi e i salvati*, c'est-à-dire, littéralement, *les Submergés et les sauvés*, titre que Primo Levi voulait donner à l'ensemble du livre, mais à la place duquel l'éditeur a proposé *Si c'est un homme*. C'est le même titre qu'il donnera à son dernier livre, paru en 1986 et traduit en français par *Les Naufragés et les rescapés*.

Que voulait dire Primo Levi par *Les Submergés et les sauvés* ? Il ne s'agit pas du sens théologique mais du sens darwinien, c'est-à-dire les aptes et les inaptes à la survie. Il a livré dans ce neuvième chapitre des portraits inoubliables comme celui du nain Elias ou celui de Henri qui s'est reconnu dans ce portrait et a écrit, bien des années après, ses propres mémoires sous son vrai nom : Paul Steinberg. Si Primo Levi avait pu lire ce livre, *Chroniques d'ailleurs*, il aurait sûrement nuancé le jugement très sévère qu'il porte à son égard : c'est un récit très touchant, à la limite de l'autodérision, et je regrette que Primo Levi soit décédé avant sa publication.

Au début de ce même chapitre neuf, Primo Levi explique : « Le *Lager* a été, aussi et à bien des égards, une gigantesque expérience biologique et sociale. Enfermez des milliers d'individus entre des barbelés, sans distinction d'âge, de condition sociale, d'origine, de langue, de culture et de mœurs, et soumettez-les à un mode de vie uniforme, contrôlable, identique pour tous et inférieur à tous les besoins : vous aurez là ce qu'il peut y avoir de plus rigoureux comme champ d'expérimentation, pour déterminer ce qu'il y a d'inné et ce qu'il y a d'acquis dans le comportement de l'homme confronté à la lutte pour la vie ». Il dit en italien : *l'animale-uomo, l'animal-homme* ce qui, en français, n'a été traduit que par *l'homme*. Donc, de nouveau, il emploie une terminologie darwinienne.

Dans son anthologie personnelle, *A la recherche des racines* où il recueille des extraits de ses auteurs préférés, en commençant par le livre de Job et en terminant par un article scientifique sur les trous noirs, il insère un passage de *l'Origine des espèces* de Darwin. Il écrit dans l'introduction à cet extrait que cette œuvre exprime « une religiosité profonde et grave, la joie sobre de l'homme qui extrait l'ordre du chaos, qui se réjouit du mystérieux parallélisme entre sa propre raison et l'univers, et qui perçoit dans l'univers un grand dessein ». Pour lui, les défenseurs de la religion avaient tort de considérer Darwin comme un destructeur de dogmes.

UNE ŒUVRE AUX MULTIPLES QUALITÉS

Primo Levi avait une faculté extraordinaire d'observation des moindres détails de la vie du camp, un regard de naturaliste, ce qui enrichit son témoignage de réflexions sur la nature humaine. Il avait aussi une mémoire exceptionnelle qu'il qualifiait de « mémoire pathologique d'Auschwitz », en particulier en ce qui concerne les odeurs, les sons, les mots qu'il avait conservés dans sa mémoire et dont il a découvert a posteriori le sens en polonais ou en hongrois. Tout cela fait de *Si c'est un homme* un document exceptionnel pour l'historien, le sociologue, tous ceux qui veulent étudier l'univers concentrationnaire. Par ailleurs, son écriture très reconnaissable, claire, précise, enrichie de figures de style, de références à la littérature ancienne et moderne en fait aussi une véritable œuvre littéraire. Ce style où chaque mot est recherché, pesé, pris pour son sens étymologique, dérive de ses études classiques au lycée mais aussi de sa formation scientifique. Il disait vouloir prendre comme modèle d'écriture le compte-rendu hebdomadaire du laboratoire dans son usine de chimie. Sa devise était : « le maximum d'information pour le minimum d'encombrement ».

En Italie, Primo Levi est considéré comme un « classique » par des critiques comme Cesare Cases, qui justifie ainsi ce qualificatif : « le classicisme signifie aussi la précision, la netteté d'écriture, la capacité de peser les paroles comme le chimiste pèse [les éléments] sur sa petite balance ». Cette écriture claire était le moyen le plus approprié pour aborder un sujet si difficile à cerner et à transmettre, pour exprimer avec des mots humains l'indicible. Dans une de ses dernières interviews, accordée à Roberto di Caro, quelques mois avant sa mort, Primo Levi soulignait l'insuffisance de l'écriture. « On appelle cela l'ineffable, (*ineffabilità* en italien) et c'est un très beau mot. Notre langage est humain, il a été façonné pour décrire des choses à dimension humaine. Il s'effondre, il s'écroule, il est inadapté (...) quand il s'agit de raconter ce qui se passe, par exemple, dans une "supernova" ». Lui-même avait essayé, dans un récit, de raconter la formation d'une étoile, une supernova. Notre langage est d'autant plus inadapté quand il s'agit de décrire les conditions de vie du camp. Ecrire est aussi une façon de mettre de l'ordre. Il fera un aveu touchant à Roberto di Caro : « Dans mes livres, non seulement dans les premiers, mais aussi dans le récent *Les Naufragés et les rescapés*, je discerne un grand besoin de réordonner, de remettre de l'ordre dans un monde chaotique, de l'expliquer, à moi et aux autres. Au jour le jour, cependant, je mène une vie différente, fort peu méthodique et systématique, hélas ! Ecrire, c'est une manière de mettre de l'ordre. Et c'est la meilleure que je connaisse, même si je n'en connais pas beaucoup ».

INTERROGATIONS SUR L'HOMME... ET SUR DIEU

Cette interrogation, sur l'homme, qui est à la base de tout le livre, est déjà présente dans le titre : *Si c'est un homme*, sous forme interrogative indirecte. On peut se demander quelle pouvait être la réponse pour l'auteur. Primo Levi s'est prononcé lors d'un débat public à Zurich, en 1976, dans des termes percutants : « Celui qui opprime n'est pas un homme, celui qui est opprimé ne l'est plus ». Le thème du livre est : « celui qui n'est plus un homme » (en italien : *il non piu uomo*). La déshumanisation était parallèle, car l'inhumanité du coupable entraînait comme corollaire la déshumanisation de la victime : « N'est plus un homme celui qui s'est vu arracher les êtres aimés, la maison, sa langue maternelle, celui qui ne possède même plus ce qu'un mendiant possède, celui qui est contraint pour survivre à des compromis avec sa propre dignité, avec son propre monde moral. Et n'est plus un homme celui qui inflige la démolition totale à d'autres hommes, devenus des objets à ses yeux ». Le titre *Si c'est un homme* est tiré du poème placé en exergue du livre publié aussi dans un recueil de poèmes sous le titre *Shemà*. Il a été écrit le 10 janvier 1946, mais lui trottait déjà dans la tête au camp.

Primo Levi interpelle ceux qui sont dans le confort de leur maison et, dans la traduction littérale de l'italien, les invite à considérer *Si c'est un homme*

*Celui qui peine dans la boue,
Qui ne connaît pas de repos,
Qui se bat pour un quignon de pain,
Qui meurt pour un oui ou pour un non (...)
Méditez que cela fut :
Je vous commande ces paroles.
Gravez-les dans votre cœur,
Dans la maison ou en voyage,
En vous couchant, en vous levant ;
Répétez-les à vos enfants .*

Cela est la paraphrase du *Shema Israel* qui est la prière fondamentale du judaïsme et qui proclame l'unité de Dieu. Mais Primo Levi vide ce texte de toute transcendance et le laïcise. Il en fait un avertissement afin que l'homme prenne en considération ce que l'homme a osé faire à un autre homme, à un frère.

Primo Levi n'était pas croyant mais il n'était pas athée. Il ne niait pas Dieu (ainsi qu'il me l'avait confié en 1986). Il était plein de respect, d'envie envers les croyants mais il disait ne pas se poser ces questions. Il s'affirmait « homme rationnel et laïque », incrédule et même incroyant : après Auschwitz, on n'avait pas le droit de parler de « Providence ». La Providence est l'intervention de Dieu dans l'Histoire, la participation de Dieu au destin de l'humanité. Or, Primo Levi disait que si Dieu est tout-puissant, et laisse quand même se propager le mal, cela signifie qu'il est un dieu méchant et cette idée lui répugnait. Il préférait donc ne pas croire en Dieu ou supposer l'existence d'un « machiniste » qui règle « cette énorme machinerie de l'Univers », qui l'a peut-être inventée mais qui ne se préoccupe pas des hommes, du sort de l'humanité. Il ne pouvait pas concevoir l'idée d'une justice transcendante : « Pourquoi les petits enfants dans les chambres à gaz ? » (*Les Naufragés et les rescapés*). Tout au plus admettait-il posséder ce que Freud appelait un « sentiment océanique » face à l'Univers, le sentiment de l'éternité, mais sans pour cela croire à une survie de l'âme après la mort. Une seule fois il a éprouvé la tentation de trouver refuge dans la prière : c'était lors de la terrible sélection d'octobre 1944 qu'il décrit dans *Si c'est un homme*.

Il parle de cette tentation dans les *Naufragés et les rescapés* : attendant nu, serré entre ses camarades, de défiler devant la commission qui devait décider de sa vie ou de sa mort, il avait éprouvé le besoin de demander un secours et un asile. Puis, malgré l'angoisse, l'objectivité et la maîtrise de soi l'avaient emporté : on ne change pas les règles du jeu à la fin de la partie ni lorsqu'on est perdant :

Une prière faite dans ces conditions aurait été non seulement absurde (quels droits revendiquer ? et adressée à qui ?), mais blasphématoire , obscène, chargée de la pire impiété dont un non croyant soit capable. Je chassai cette tentation : je savais qu'autrement, si j'avais survécu j'aurais dû en avoir honte.

LA DIVINE COMEDIE

En écrivant « considérez si c'est un homme » dans son poème, Primo Levi se réfère en même temps à la *Divine Comédie* de Dante, poète italien du Moyen-Âge dont le texte est en

intertexte dans tout le livre de Primo Levi. Le onzième chapitre de *Si c'est un homme*, le plus beau, le plus lumineux est consacré à la *Divine Comédie*. Dans *Le Chant d'Ulysse* (le Chant XXVI de l'*Enfer* de Dante), Ulysse invite ses compagnons à franchir les colonnes d'Hercule, ce qui est interdit à tout humain, en leur adressant ces mots :

*Considérez votre semence :
Vous ne fûtes pas faits pour vivre comme des bêtes
Mais pour suivre vertu et connaissance.*

Primo Levi, en utilisant cette référence et encore une fois le mot « considérez », a voulu inviter le lecteur à considérer le fossé qui séparait les prisonniers des camps de l'idéal humaniste tel que pouvait le concevoir Dante puis, après lui, la Renaissance. *La Divine Comédie* de Dante apparaît à plusieurs reprises dans *Si c'est un homme* et est une référence littéraire, essentiellement pour atténuer l'horreur de la situation, pour la rendre plus facilement imaginable. P. Levi n'est pas le seul à avoir cité *La Divine Comédie* ; d'autres survivants et un ancien S.S., dont le témoignage est présenté dans le livre de Vladimir Pozner *Descente aux enfers* (1980), ont eu recours à Dante. Tous ont dit que l'enfer d'Auschwitz dépassait en horreur l'imagination du poète. Il faut, par ailleurs, souligner la différence fondamentale entre ces deux enfers : l'enfer de Dante est un enfer métaphysique, créé par la justice et l'amour divins pour la rétribution des péchés, alors que l'enfer historique d'Auschwitz a été créé par l'injustice et la haine des hommes.

Dans le chapitre III de l'*Enfer*, sur la porte de l'entrée, est écrit :

*Justice a mû mon sublime artisan,
puissance divine m'a faite,
et la haute sagesse et le premier amour ».*

*(GIUSTIZIA MOSSE IL MIO ALTO FATTORE :
FECEMI LA DIVINA POTESTATE,
LA SOMMA SAPIENZA E' IL PRIMO AMORE)*

Puis :

*« Vous qui entrez, laissez toute espérance ».
(LASCIA TE OGNI SPERANZA , VOI CH'ENTRATE,*

ce qui renvoie à l'écriteau : *ARBEIT MACHT FREI* à l'entrée d'Auschwitz, que Primo Levi qualifiait : « les trois paroles de la dérision ».

D'un autre côté, ce message d'Ulysse « vous ne fûtes pas faits pour vivre comme des bêtes » s'adresse à tous ceux qui, là-bas, au camp, s'efforcent de préserver leur dignité humaine, de suivre la vertu et la connaissance malgré les conditions déshumanisantes, inhumaines de vie au camp. Dans *Si c'est un homme*, quelques individus seulement se voient attribuer l'appellation « d'homme ». En général, Primo Levi parle de ses camarades et de lui-même en employant des métaphores animales : « vers sans âme », « bêtes fourbues ». Quelques-uns toutefois sont appelés hommes : Albert, Steinlauf et Jean Samuel, ce personnage de Pikolo, qui a témoigné dans plusieurs écrits, dont les actes du Colloque de Strasbourg qu'il vient de publier, de cet épisode du chant d'Ulysse vécu avec Primo Levi. Jean Samuel avait acheté avec des rations de pain, donc avec du sang, avec sa vie, un manuel de calcul intégral qu'il

étudiait, le soir, dans la confusion du *Block*. Mais c'est surtout à Lorenzo, maçon italien, que revient de plein droit le qualificatif d'homme : « les personnages de ce récit ne sont pas des hommes », écrit Primo Levi, « leur humanité est ensevelie, ou eux-mêmes l'ont ensevelie, sous l'offense subie ou infligée à autrui. Mais Lorenzo était un homme ; son humanité était pure et intacte, il n'appartenait pas à ce monde de négation. C'est à Lorenzo que je dois de n'avoir pas oublié que moi aussi j'étais un homme ».

UNE ŒUVRE UNIVERSELLE

Outre le rationalisme et le naturalisme de Primo Levi, il faut retenir un troisième mot-clé qui est l'universalisme de son œuvre. *Si c'est un homme* contient des réflexions sur la nature humaine qui dépassent l'expérience des camps, réflexions de caractère philosophique sur le bonheur, la capacité de l'homme à supporter, réagir et d'ailleurs le livre a été défini comme une « anthropologie philosophique ». Mais même la question posée par le titre avait pour Primo Levi une valeur beaucoup plus universelle et actuelle, comme il le dit dans une interview en 1984 : il ne se réfère pas seulement au monde du nazisme et de la Deuxième Guerre mondiale, mais aussi au monde d'aujourd'hui où règnent le terrorisme, la corruption, l'exploitation de l'homme par l'homme, « Bref, tous ces cas où l'on se demande spontanément si l'humanité, au sens personnel du mot, s'est conservée ou s'est perdue, si l'on peut ou non la récupérer ». En novembre 1986, lors du dernier colloque auquel Primo Levi a participé, il souhaitait que ses livres soient lus comme des ouvrages collectifs, comme une voix qui représente d'autre voix, celle des autres survivants comme lui mais aussi celles de ceux qui n'étaient pas revenus. Plus encore, il espérait que ses ouvrages soient une ouverture vis-à-vis des nouvelles générations, afin qu'elles sachent « jusqu'où l'on peut arriver ». Certes, le génocide des Juifs a été, selon Primo Levi, un événement unique dans l'histoire de l'humanité de par la quantité et la qualité : jamais tant de vies humaines n'ont été éteintes en si peu de temps, et avec une combinaison pareillement lucide d'intelligence technique, de fanatisme et de cruauté » (*Les Naufragés et les rescapés*). La volonté de démolir l'homme avant de le tuer était unique. Elle s'appuyait sur la « souffrance inutile », la bestialisation, commençant par le tatouage et l'obligation pour les déportés de laper leur soupe comme des chiens. Primo Levi dénonce aussi « l'exploitation impie » des cadavres et de leurs restes dans un article intitulé « Le Trou noir d'Auschwitz ». Il y a d'ailleurs un contresens dans la traduction de ce terme en français. Primo Levi utilise l'adjectif *empio* (« impie »), ce qui a une grande force pour cet homme non croyant, et non *ampio* (« ample »). En français, on trouve « l'exploitation, sur une grande échelle, des cadavres », alors qu'il s'agit de « l'exploitation impie des cadavres », cette « exploitation impie » restant pour Levi « l'apanage exclusif de l'Allemagne hitlérienne ».

Enfin, on avait exterminé tout un peuple, hommes, femmes, enfants, « coupables seulement d'être juifs ». Donc, c'est un événement unique, mais Primo Levi disait : « C'est arrivé, cela peut donc arriver de nouveau », d'où ses mises en garde pour le futur, contre les faux prophètes, les chefs charismatiques qui offrent des vérités révélées. Il insiste dans l'Appendice, daté de 1976, de *Si c'est un homme* : « Il faut donc nous méfier de ceux qui cherchent à nous convaincre par d'autres voies que par la raison, autrement dit les chefs charismatiques : nous devons bien peser notre décision avant de déléguer à quelqu'un d'autre le pouvoir de juger et de vouloir à notre place. Puisqu'il est difficile de distinguer les vrais prophètes des faux, méfions-nous de tous les prophètes ; il vaut mieux renoncer aux vérités révélées, même si elles nous transportent par leur simplicité et par leur éclat, même si nous les trouvons commodes parce qu'on les a gratis. Il vaut mieux se contenter d'autres vérités plus modestes et moins enthousiasmantes, de celles que l'on conquiert laborieusement,

progressivement et sans brûler les étapes, par l'étude, la discussion et le raisonnement, et qui peuvent être vérifiées et démontrées ». L'étude, la discussion et le raisonnement sont les trois valeurs suprêmes que représentait, pour primo Levi, le judaïsme. Lui, juif non croyant, tenait en haute considération l'étude, le raisonnement, la discussion hardie des talmudistes et des rabbins. Ce sont aussi des valeurs qui coïncident avec son rationalisme. Il est empreint de l'esprit des Lumières.

Primo Levi poursuit en précisant que si un nouveau fascisme devait apparaître, alors les conseils de sagesse seraient insuffisants et il faudrait trouver en nous la force de résister : « en cela aussi, le souvenir de ce qui s'est passé au cœur de l'Europe, il n'y a pas si longtemps, peut être une aide et un avertissement ». Au fond, les atrocités du nazisme ont été le fait de quelques hommes comme Hitler, Himmler, Goebbels, Eichmann dont les paroles et les actions sont anti-humaines. Pour Hitler, Primo Levi évoque « une personnalité infernale », mais les exécuteurs d'ordres inhumains n'étaient pas des monstres. Les psychopathes, les sadiques étaient peu nombreux parmi les S.S. C'étaient des hommes ordinaires qui avaient subi une terrifiante déséducation et avaient été soumis pendant des années à une école où la morale courante avait été renversée. Donc tous étaient responsables, dans une mesure plus ou moins grande. Primo Levi soulignait aussi la responsabilité de la majorité du peuple allemand. D'ailleurs, dans *Si c'est un homme*, il ne dit jamais « nazi » ; il utilise toujours le terme de « allemand ». Les Allemands ont soutenu Hitler, n'ont pas protesté, ont été aveugles, muets et sourds. Mais si nous ne pouvons pas « comprendre » cette haine fanatique des nazis car « comprendre » peut signifier « s'identifier », « justifier », nous devons essayer de la connaître « parce que ce qui est arrivé peut recommencer, les consciences peuvent à nouveau être déviées et obscurcies : les nôtres aussi ». Toute sa vie, Primo Levi a ressenti le besoin de mettre en garde, de réveiller les consciences, de poser les questions, même celles pour lesquelles on n'a pas de réponse. Il se définissait comme « témoin par le droit et par le devoir », d'où son dialogue ininterrompu avec ses lecteurs. On peut suivre en partie ce dialogue dans l'Appendice de *Si c'est un homme*, dans des notes pour les éditions scolaires et dans ses articles de presse.

DROIT ET DEVOIR DE TEMOIGNER

Primo Levi allait dans les écoles, les lycées, bien qu'il fût conscient que ce dialogue avec les jeunes était difficile, de plus en plus difficile. Pour ces jeunes, m'avait-il dit, ce sont des faits lointains qui n'appartiennent pas à l'expérience de leurs parents mais à celle de leurs grands-parents : la Deuxième Guerre mondiale, la Première Guerre, les guerres puniques, tout est *spiaccicato*, tout est « écrasé » ensemble. Il ressentait fortement le danger de paraître anachronique. Mais en même temps, il disait qu'il fallait témoigner car il percevait la violence actuelle comme la fille de la violence de la Seconde Guerre mondiale, la violence nazie. Il était très concerné par la violence, la délinquance dans les villes, par la solitude de l'homme, le manque de solidarité et cela se voit en particulier dans ses poèmes. Le poème qui suit, écrit en 1984, intitulé *Dateci*, « Donnez-nous », fait parler ces jeunes :

*Donnez-nous quelque chose à détruire,
Une corolle, un coin de silence,
Un compagnon de foi, un magistrat,
Une cabine téléphonique,
Un journaliste, un renégat,
Un supporter de l'autre équipe,
Un réverbère, une grille d'égout, un banc public.*

Donnez-nous quelque chose à érafler,
 Un mur neuf, la Joconde,
 Une aile de voiture, une pierre tombale.
 Donnez-nous quelque chose à violer,
 Une adolescente timide,
 Un parterre de fleurs, nous-mêmes.
 Ne nous méprisez pas : nous sommes
 Des messagers et des prophètes.
 Donnez-nous quelque chose qui brûle,
 Offense, lacère, défonce, salisse,
 Qui nous fasse sentir que nous existons.
 Donnez-nous une matraque ou une Nagant¹,
 Donnez-nous une seringue ou une Suzuki.
 Plaignez-nous.

Son dernier livre, *Les Naufragés et les rescapés*, qui a été publié en avril 1986, un an avant sa mort, s'adresse principalement aux jeunes. Primo Levi répond aux questions qu'ils se posent, qu'ils lui posent, avec un douloureux effort de distanciation. Il revient avec lucidité sur des aspects encore peu explorés de la déportation comme les dérives de la mémoire chez les victimes et chez les bourreaux ou la « zone grise », cette zone intermédiaire qui sépare les victimes des bourreaux. Il insiste cependant toujours sur la nécessité de ne pas confondre assassins et victimes et il stigmatise avec des mots très durs ceux qui se plaisent à entretenir cette confusion. Avec l'autorité morale que lui confèrent sa notoriété, l'estime générale dont il est l'objet en Italie, il s'emploie à lutter contre les préjugés, à réveiller les consciences, à combattre les stéréotypes, la paresse morale et surtout à donner une leçon d'humilité. Il répète que ceux qui ne sont pas allés là-bas, qui n'ont pas connu cette expérience s'abstiennent de juger. Et même lui refuse tout jugement sur les *Sonderkommandos*, les *Kommandos* spéciaux préposés aux crématoires, car il n'a pas vécu la même situation. Le ton des *Naufragés et les rescapés* est plus véhément que celui de *Si c'est un homme*. Le ton est aussi acerbe, ironique quand il récuse les négationnistes. En 1978-79, Faurisson, Darquier de Pellepoix nient le génocide, les chambres à gaz. Primo Levi répond aussitôt par des articles dans la presse (*Il Corriere della Sera*, *La Stampa*). Il retrouve dans leurs affirmations cette inversion des valeurs qui l'avait déjà tellement frappé au camp. Il écrit le 3 janvier 1979 une réponse à Faurisson : « le noir est devenu blanc, le tordu est devenu droit, les morts ne sont pas morts et il n'y a aucun assassin ; il n'y a plus de faute, au contraire il n'y en a jamais eu. Cela n'est jamais arrivé ». Cet article s'intitule : *Ma noi c'eravamo (Mais nous, nous y étions)*. Primo Levi reviendra sur cette idée en 1986, donc peu de temps avant de mourir, dans sa préface à un recueil de récits de déportés piémontais auquel a collaboré l'université de Turin. Il fera allusion à « ces jeunes historiens (...) qui consacrent des pages et des pages d'acrobaties polémiques pour démontrer que nous n'avons pas vu ce que nous avons vu, pas vécu ce que nous avons vécu »

Il utilise une expression percutante, difficile à traduire : *laido conato dei revisionisti*, « l'effort hideux et écoeurant des révisionnistes ». *Laido* est plus fort que « laid » et signifie « hideux ». *Conato* est traduit dans le dictionnaire par « effort velléitaire » mais est utilisé généralement dans l'expression : *i conati di vomito* (« les efforts du vomissement », du rejet).

Son dernier article datant du 22 janvier 1987 a pour titre *Buco nero di Auschwitz*, le « trou noir d'Auschwitz ». Dans cet article, Primo Levi réfutait les thèses des historiens relativistes

¹ révolver à barillet

allemands comme Nolte, élève de Heidegger qui tentait de banaliser la Shoah en prétextant que le Goulag est antérieur à Auschwitz et que les crimes nazis avaient été commis comme une action préventive contre une éventuelle invasion asiatique, c'est-à-dire soviétique. Pour résumer, Primo Levi soulignait les différences fondamentales entre les deux enfers : le Goulag était un massacre entre égaux ; il ne divisait pas le monde en surhommes et sous-hommes. Son but premier, barbare à souhait, consistait à réinventer une économie esclavagiste destinée à l'édification du socialisme, alors que le *Lager* reposait sur l'idéologie raciste, sur le refus de l'égalité fondamentale de tous les êtres humains, ce qui est attesté par le tatouage par lequel les déportés étaient marqués comme des bêtes ou l'utilisation dans les chambres à gaz d'un poison destiné, à l'origine, à être un insecticide.

La seule différence admise par Nolte entre le Goulag et le *Lager* étaient justement les chambres à gaz et Primo Levi de s'étonner que l'on puisse considérer cette « innovation » comme marginale. C'est justement cette innovation qui était niée par les révisionnistes, disciples de Faurisson, et ces thèses, pour Primo Levi, se complétaient de façon alarmante. Dans sa conclusion, écrite en 1987, je le rappelle, il écrivait : « Si l'Allemagne d'aujourd'hui tient la place qui lui revient parmi les nations européennes, elle ne peut pas et ne doit pas blanchir son passé ».

Mais Primo Levi n'intervenait pas seulement sur des sujets concernant la déportation, les camps. Loin de s'enfermer dans une tour d'ivoire, il était très concerné par les problèmes de son siècle comme en témoignent ses poèmes. Dans la troisième page culturelle de *La Stampa*, hebdomadaire de Turin, il écrivait sur des sujets aussi disparates que les manipulations génétiques, le péril nucléaire, la catastrophe de Tchernobyl. Il intervenait chaque fois que son expérience passée pouvait contribuer à la compréhension d'événements actuels. Il écrivait aussi des récits de science-fiction sur un futur très proche, théâtre d'expériences déshumanisantes, en liaison avec les camps. « Le *Lager* a été (...) le plus gros (...) des monstres engendrés par le sommeil de la raison », écrivait-il, faisant référence à une gravure de Goya.

CONNAISSANCE, SCIENCE ET PHILOSOPHIE

Primo Levi, en bon cartésien, avait une grande confiance en la raison. Il croyait en les capacités de l'homme à se dépasser, à relever les défis de l'Univers, à résoudre les grands fléaux qui frappent l'humanité, tels la maladie, la faim etc., capacités de l'homme qui se laisse guider par sa raison (et non par le cœur, les sentiments). C'était un véritable héritier des Lumières. Il partageait avec Descartes et les philosophes des Lumières la confiance en la raison qui pourrait fournir l'explication suprême des choses et dans le concept selon lequel l'homme doit s'émanciper par rapport à un impératif transcendant. C'est pour cela qu'il ne pouvait pas comprendre Pascal qu'il admirait beaucoup et auquel il fait allusion dans ses livres quand il parle de « roseaux pensants » ou de « la misère de l'homme ». Pascal invitait l'homme, créature tragique, à se tourner vers Dieu. Primo Levi tirait argument de la petitesse de l'homme pour l'inviter à se servir de sa pensée et de son savoir pour améliorer son sort. La connaissance doit être libératrice. Primo Levi était très imprégné de culture française. Il connaissait trois langues étrangères, le français, l'allemand et l'anglais. Il avait appris l'allemand au *Lager*, mais ensuite il avait suivi des cours pendant trois ans à l'Institut Goethe de Turin. Il a traduit des poèmes de Heine édités à la fin de son recueil de poésies qu'il a publié en Italie. Il lisait Rabelais dans le texte et le cite en ancien français. Il appelle Rabelais « mon maître », ce qui peut paraître étonnant, car on considère Primo Levi comme un auteur tragique. Mais il avait en grande considération le rire libérateur et le message humaniste de

Rabelais : l'homme est libre, constructeur de lui-même (*faber sui*) ; il peut se forger lui-même et dominer le monde, la terre qui lui a échu. Rabelais, en bon médecin, connaissait très bien les faiblesses de l'homme, les contradictions de la nature humaine, mais il l'acceptait tel quel « corps et âme, tripes et boyaux » comme Primo Levi aimait citer.

Cela rejoint la philosophie de Primo Levi pour qui l'homme est un centaure, « enchevêtrement de chair et d'esprit, de souffle divin et de poussière ». Mais il est encore plus proche des philosophes des Lumières, sinon par l'ambition d'un savoir total aujourd'hui impossible, du moins par la curiosité envers toutes les formes de connaissance. Dans *Le Métier des autres*, il écrit sur des arguments aussi variés que la biologie, l'astronomie, la linguistique. Les spécialistes appréciaient la qualité de ses remarques dans ce dernier domaine. Son écriture même reprenait le goût de la précision et de la clarté des écrivains du XVIII^e siècle. Son dernier livre, inachevé, qui devait s'appeler *Chimica per le signore*, (« la chimie pour les dames »), racontait sur le mode ironique, fantastique, les mystères de la chimie organique et de la physique à une dame. Sans doute s'était-il inspiré de Fontenelle et de ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Fontenelle était un des écrivains préférés de son père et il a donc pu facilement le trouver dans la bibliothèque paternelle.

Pour en revenir à Descartes, il partageait sa théorie selon laquelle le savoir est un instrument au service de l'action et vise à connaître le monde pour le transformer. Primo Levi était très confiant dans la science. Lui-même ne se considérait pas comme un scientifique mais comme un technicien, les lois raciales et la déportation l'ayant empêché de continuer ses études. Au retour, il avait dû gagner sa vie. Il n'a donc pas pu être un chercheur. La science signifie pour lui progrès et pouvoir croissant de l'humanité. Mais bien sûr il était conscient aussi qu'une science, une technologie mal utilisées pouvaient conduire le monde à la catastrophe. Cependant il refusait de condamner la science en bloc, en disant comme le faisaient certains : « arrêtons tout progrès », parce que cela entraînerait des fléaux, des épidémies, des catastrophes. Pour lui, la science doit être « fille de la raison » et peut aider l'humanité à résoudre bon nombre des maux, ce qu'elle a démontré jusqu'à présent. Vers la fin de sa vie, il a proposé le projet d'instituer dans les facultés de science, de chimie et de biologie des cours de déontologie pour les jeunes chercheurs et un serment sur le modèle de celui d'Hippocrate, par lequel les scientifiques s'engageraient à ne pas poursuivre des recherches nuisibles au genre humain et à s'interroger sur l'utilisation future de leurs recherches. Dans ce cas aussi, il se sentait concerné par les jeunes.

C'est pour les jeunes qu'il a écrit *Le Système périodique*, où il montre que certains métiers, comme le sien, permettent de se réaliser, d'avancer en maturité. Dans *La Clef à molette*, il fait l'éloge du travail bien fait, il affirme que le travail n'est pas toujours aliénant et qu'il peut conférer un sens à la vie, ce qui, à l'automne 1978, peut être un acte courageux car à contre-courant de l'état d'esprit de l'époque. Il était navré de voir chez les jeunes le manque de confiance dans l'avenir, leur scepticisme. Il voulait leur donner un message d'optimisme. On peut se demander comment il pouvait se déclarer optimiste avec tout ce qu'il avait vécu et je lui ai posé la question en 1980. Primo Levi avait répondu qu'on ne peut pas être optimiste dans ce monde, que le monde n'est pas bon mais qu'il faut agir avec optimisme pour ne pas baisser les bras, pour ne pas se laisser aller à la catastrophe. Il s'était déclaré « pessimiste dans les idées et optimiste dans les actions ». En décembre 1986, peu de temps avant de mourir, il avait fait une déclaration saisissante : « sans cette confiance en l'homme – ce qui signifie en fait *confiance dans les jeunes* - cela ne vaudrait pas la peine de se conserver ». En juin 1986, il avait adressé un beau poème à l'un de ces jeunes : *Delega*, (« Procuration »), où il donnait à son interlocuteur la « procuration » pour continuer la tâche :

*Ne sois pas effrayé par l'ampleur de la tâche,
On a besoin de toi, qui es moins fatigué.
Et puis, tu as l'ouïe fine, alors, écoute
Combien le sol sonne creux sous tes pieds.
(...)*

*Nous avons peigné la chevelure des comètes,
Déchiffré les secrets de la genèse,
Foulé les sables de la lune,
Construit Auschwitz, détruit Hiroshima .
Tu vois : nous ne sommes point demeurés inactifs.
Donc, tout perplexe que tu sois, assume ;
Et abstiens-toi de nous appeler maîtres.*

Mais dans son tout dernier poème écrit le 2 janvier 1987, *Almanach*, tout espoir disparaît :

*Les fleuves impassibles
Continueront de couler vers la mer,
Ou de déborder en dévastant les berges,
Ouvrages antiques d'hommes tenaces.
Les glaciers continueront
De meuler le roc en crissant,
Ou de s'effondrer tout à coup,
En tronquant la vie des sapins.
La mer continuera de battre,
Captive, entre les continents,
De plus en plus avare de richesses.
Etoiles, planètes et comètes
Continueront seules leur cours.
La Terre aussi redoutera les lois
Immuables de la création.
Mais pas nous. Nous, espèce rebelle,
Riche en génie, pauvre en bon sens,
Nous détruisons et corrompons
De plus en plus hâtivement ;
Vite, vite amplifions le désert
Dans les forêts d'Amazonie,
Dans le cœur vivant de nos villes,
Dans nos propres cœurs.*

MORT TRAGIQUE

Le 11 avril 1987, Primo Levi a été trouvé sans vie au bas de la cage d'escalier de son immeuble à Turin. On a conclu à un suicide. C'est vrai qu'il vivait une période de dépression. Il avait subi un mois avant une opération chirurgicale à la prostate. On a parlé de suicide « éthique », affirmant qu'il avait été choqué, blessé par les thèses négationnistes et révisionnistes. On a évoqué le suicide d'autres survivants tels que Paul Celan, Jean Améry, qu'il avait cités. Mais cette thèse ne fait pas l'unanimité. Certains de ses amis comme Rita Levi Montalcini, Prix Nobel de médecine et David Mendel, médecin anglais, pensent qu'il a

pu s'agir d'un accident. En effet, il n'a pas laissé de lettre à ses proches ni de testament. Lui, chimiste, aurait pu trouver d'autres moyens moins terribles de mettre fin à ses jours d'autant qu'il était très réservé dans sa vie et qu'il aurait pu être aussi réservé dans sa mort. Ils font valoir que les antidépresseurs provoquent des chutes de tension et des vertiges. Or, la concierge venait de lui monter le courrier à dix heures du matin ; il avait pris ce courrier en la remerciant et en souriant et lorsqu'elle était redescendue dans sa loge elle avait entendu le bruit de sa chute. Il a donc pu se pencher au-dessus de la rampe pour la rappeler et, pris d'un vertige, il serait tombé la tête la première. On a une photo de lui publiée après sa mort où l'on voit Primo Levi à la rampe de l'escalier de son immeuble qui lui arrive très bas, à la hauteur des hanches. Il a pu aussi s'agir d'un raptus, un acte incontrôlé, involontaire, irrationnel.

A la fin des années 90, un chercheur américain, Diego Gambetta, a réuni dans un article publié aux Etats-Unis puis en Italie toutes les différentes thèses et a conclu qu'en l'absence de preuves en faveur de la thèse du suicide, l'hypothèse d'un accident ne peut pas être exclue. De toutes façons, la fin tragique de Primo Levi ne vient pas contredire toute son œuvre.

Il reste ses livres faits de courage et de lucidité. Son message continue à être vivant et très actuel parmi nous, quinze ans après sa mort.



Marie Paule Hervieu, Daniela Amsallem, Henry Bulawko

Questions de la salle :

Un intervenant

Il semble y avoir un rapport entre le dernier poème que vous nous avez lu et la fin de Primo Levi. Est-ce vrai ?

Daniela Amsallem

C'est sûr que Primo Levi était de plus en plus pessimiste au fur et à mesure que les mois, les années passaient. On voit bien la différence entre le ton assez détaché, rationnel du scientifique de *Si c'est un homme* et celui des *Naufragés et rescapés* où il est beaucoup plus impliqué. On le sent blessé par ces préjugés, ce soupçon qu'il lit dans les yeux des jeunes. Bien sûr, il était pessimiste, mais quand il était pessimiste, il s'abstenait d'écrire car il ne voulait pas inoculer son pessimisme à ses lecteurs.

Isabelle Choko

déportée à Auschwitz et Bergen-Belsen : dans les témoignages que j'ai faits auprès des jeunes, je n'ai pas constaté la même chose que Primo Levi. Au contraire, ces témoignages m'apportent un réconfort. La compréhension que je rencontre auprès des jeunes me donne une grande joie et m'apporte de l'espoir.

Daniela Amsallem

Je pense qu'il y a une différence dans la façon de percevoir la Shoah dans les années 80 et aujourd'hui. Maintenant, il y a un regain d'intérêt de la part des jeunes et Primo Levi m'avait raconté en 1980 l'incident relaté dans les *Naufragés et les rescapés* : l'élève le plus éveillé avait bien écouté ses explications, était allé au tableau, avait fait préciser la topographie du camp, puis avait affirmé : « Vous auriez pu faire comme ça, couper les câbles électriques ici, tuer la sentinelle là, passer par là » et avait conclu : « Souvenez-vous en pour la prochaine fois ». Primo Levi en avait ri mais ce manque de conscience historique était terrible. *Si c'est un homme* est au programme du baccalauréat cette année et je me demande si depuis la fin des années 80, comme en Allemagne, il n'y a pas la redécouverte du passé et un intérêt croissant pour cette période.

Un intervenant

Je souhaiterais poser deux questions : la première concerne les lois raciales en Italie. J'ai lu que ces lois n'avaient pas été correctement appliquées. Pourquoi un pays fasciste, allié d'Hitler, n'a-t-il pas été aussi vigilant sur ce point que l'Allemagne nazie ? La deuxième question concerne le soi-disant suicide de Primo Levi. Dans son œuvre *Poeti*, il décrit sa dépression : « Il ressentait l'univers (...) comme une immense machine inutile, un moulin qui broyait éternellement le néant sans aucun but (...) il n'éprouvait d'autres joies que négatives, à savoir les brèves rémissions de sa souffrance (...) il avait connu [pourtant] de temps à autres une trêve dans son angoisse » et cela pourrait conduire à un acte comme le suicide.

Daniela Amsallem

Dans ce texte, Primo Levi fait référence à Leopardi, poète italien romantique du début du XIX^e siècle qui souffrait d'une déformation du dos et de problèmes nerveux très importants. Il avait appris les langues classiques anciennes et modernes à l'âge de dix ans. Autodidacte, il avait passé toute sa jeunesse dans les livres et avait ainsi abîmé sa santé. Primo Levi évoque cette consultation du patient chez le médecin et le lecteur italien reconnaît Leopardi. A travers ces paroles, il a pu évoquer aussi sa propre dépression. Il s'est prononcé de façon contradictoire à

propos de ses phases dépressives : parfois il affirmait qu'elles n'avaient rien à voir avec son expérience d'Auschwitz et d'autres fois il disait qu'il y avait peut-être un lien.

En ce qui concerne les lois raciales italiennes, n'étant pas historienne, je ne peux me prononcer sur la réalité de leur application. Mais dans *Maintenant ou jamais*, Primo Levi raconte l'itinéraire de partisans juifs de l'Europe orientale qui, derrière les lignes du front, combattent les nazis et montrent que les Juifs aussi savent se battre. Ils parcourent à peu près le même trajet que celui ramenant Primo Levi du camp jusqu'à l'Italie. Ces partisans arrivent en Italie, espérant pouvoir embarquer pour la Palestine. Quand ils arrivent en Italie, ils sont étonnés de voir ce pays « chaleureux-mafioso » où les lois existent mais ne sont pas appliquées, où il fait bon vivre, où le terme « pogrom » est inconnu. Cela s'explique-t-il par le caractère italien où les lois sont souvent contournées ou par le désaveu d'une partie de la population vis-à-vis du fascisme ? Mais ces lois ont été appliquées. Des élèves ont été exclus des écoles. La situation s'est aggravée à la suite de l'occupation allemande, après 1943. Au sein de la République de Salò, Mussolini a eu une attitude ambiguë : d'une part, il disait vouloir renvoyer la question juive à la fin de la guerre, qu'en tant qu'italien, il ne pouvait pas concevoir l'extermination du peuple juif ; mais d'autre part, il a parqué des Juifs étrangers et italiens, considérés comme ennemis numéro un, dans des camps de concentration ; et ce sont des fonctionnaires italiens, policiers et militaires, qui ont participé à la chasse aux Juifs décidée par les Allemands. Bien sûr, il n'y a qu'un cinquième des Juifs italiens et étrangers qui a été déporté, mais cela n'a duré qu'un an contrairement à la Pologne ou à la France.

Jacqueline Peker

A propos du suicide, je voulais ajouter combien Primo Levi était bien dans son métier d'écrivain mais combien il était mal dans sa vie privée. Il avait des enfants qui ne l'écoutaient pas vraiment. Sa femme était très proche de lui mais il avait une mère difficile. L'intervention chirurgicale a fait une nouvelle agression sur son corps, ce qu'il supportait très difficilement. D'ailleurs, on note que s'il a beaucoup parlé de l'âme, de la vie dans les camps, il a très peu parlé du corps, des aspects physiologiques ou physiques. Cette vie privée où il n'était pas très à l'aise, cette famille où il n'était pas estimé comme dans le monde entier – il ouvrait lui-même la porte pour récupérer son courrier – peuvent expliquer ce suicide.

Daniela Amsallem

Sa femme s'était absentée pour faire des courses ; elle est rentrée quelques minutes après la tragédie.

Primo Levi a parlé de son corps, des mains et du nez comme des organes très importants pour l'homme et le chimiste. Il constate qu'on n'emploie pas assez souvent nos mains. Dans l'enfance on joue mais ensuite c'est la tête qui prend le dessus et nos mains sont atrophiées : il faisait référence aux études darwiniennes où la main conduit le cerveau, comme un chien d'aveugle conduit l'homme. Donc le corps est très important dans l'optique scientifique. Il insistait sur le fait qu'il était capable d'écrire autre chose, même s'il était catalogué comme un écrivain des camps. Toute sa vie, il a insisté sur ce double aspect, se comparant lui-même à un centaure : chimiste et écrivain, juif et assimilé, témoin et scientifique.

Un intervenant

Amicale d'Auschwitz : Je voudrais revenir sur la question précédente concernant l'attitude du fascisme face aux Juifs. Le régime fasciste, les soldats italiens occupants ont eu la réputation en France d'être beaucoup plus « coulants », plus doux avec les Juifs et il est vrai qu'on a beaucoup d'exemples de protection. Mais un livre de Madame Cardosi sur les mariages mixtes en Italie montre que la situation n'était pas meilleure en Italie que dans d'autres pays occupés par les Allemands. Il y a là une sorte de contradiction.

Daniela Amsallem

J'ai lu que les Italiens acceptaient l'exclusion des Juifs de la vie sociale, civile, politique, économique, mais qu'ils acceptaient mal leur extermination. On peut supporter qu'un groupe soit discriminé et refuser la déportation et le massacre. Dans *Les Naufragés et les Rescapés*, Primo Levi affirme qu'il existe « un esprit des peuples », on ne peut pas dire « les Italiens sont romantiques, tu es italien, donc tu es romantique » mais il y a une façon de percevoir, de concevoir les choses, d'agir qui peut faire partie de l'esprit collectif d'un peuple. Est-ce que l'attitude face aux Juifs fait partie de l'esprit collectif italien. La question reste posée.

Roland Brunet

philosophe : Sur ce qui vient d'être dit, je souhaite apporter une précision. Il est incontestable que les Italiens occupant le sud de la France se sont opposés à l'extermination. Une lettre d'un général, qui commandait les troupes d'occupation italiennes, adressée à Laval, dit qu'il n'est pas question d'appliquer les lois et les consignes données par les Allemands et « il n'est pas question non plus que la police française se substitue aux autorités italiennes dans la zone sud que nous contrôlons ».

Je voudrais ajouter un détail : vous avez évoqué le titre choisi par Primo Levi pour sa première œuvre qu'on a traduit par *Les Naufragés et les rescapés*. Le titre actuel *Si c'est un homme* a été proposé par l'éditeur Antonicelli après le refus de Einaudi de publier ce livre. Primo Levi n'aimait pas ce titre car il le trouvait trop semblable à un titre de Vittorini, *Uomini e no*, (*hommes ou non hommes*). Mais sans doute n'a-t-il pas regretté ensuite d'avoir cédé à la pression de son éditeur.

Daniela Amsallem

En effet, Vittorini avait écrit *Uomini e no* (*hommes et non hommes*) pendant l'occupation allemande, tout en étant combattant dans la résistance à Milan. Il a été publié en français sous le titre *Les Hommes et les autres*. Vittorini était mécontent de cette traduction française car selon lui il n'y avait pas « les hommes » d'un côté et « les autres » de l'autre et il s'interrogeait en fait sur la nature humaine. Il écrivait, à Milan, entre 1944 et 1945 : « On dit : l'homme. Et nous, nous pensons à celui qui tombe à celui qui est perdu, à celui qui pleure et a faim, à celui qui a froid, à celui qui est malade, et à celui qui est persécuté, à celui qui se fait tuer. Nous pensons à l'offense qui lui est faite, et à sa dignité à lui. (...) Mais l'offense en soi ? Est-elle autre chose que l'homme ? Nous, aujourd'hui, nous avons Hitler. Et qu'est-ce qu'il est ? N'est-il pas homme ? Nous avons ses Allemands. Nous avons les fascistes. Et qu'est-ce que tout ça ? Pouvons-nous dire que ce n'est pas, ça aussi, en l'homme ? Que cela n'appartient pas à l'homme ? » Il y a donc une problématique semblable entre ce qu'écrivait Vittorini et ce qu'écrivait Primo Levi, bien sûr !

Il est vrai que c'est Antonicelli qui a choisi le titre du livre. Le manuscrit a en effet été refusé par le grand éditeur turinois Einaudi en 1947 et a été publié dans une toute petite maison d'édition, De Silva. Antonicelli était un intellectuel, ancien résistant et ce n'est qu'en 1958 que *Si c'est un homme* a été publié chez Einaudi et a eu alors le grand succès qu'il n'avait pas connu lors de sa première publication. En français, il y a eu deux traductions. La première édition en 1961 était publiée sous le titre *J'étais un homme* ce qui montre déjà le peu de qualité de la traduction. Primo Levi était très mécontent de cette version. Dans une lettre adressée à ses amis d'Einaudi, il disait qu'on lui avait imposé, à son insu, cette traduction et je pense qu'il fut satisfait que cette édition soit épuisée. *Si c'est un homme* a été publié dans une deuxième traduction, bien meilleure, en 1987, l'année de sa mort. Or, dans les dernières années de sa vie, Primo Levi avait inséré dans ses contrats une clause demandant à revoir les traductions de ses livres dans les trois langues qu'il maîtrisait (l'allemand, l'anglais, le

français). Il reste quelques traductions insatisfaisantes, mais peut-être Primo Levi n'a-t-il pas eu le temps de les reprendre : je ne connais pas le temps écoulé entre les premières épreuves et la publication ; peut-être était-il trop fatigué ou déjà décédé.

Bertrand Poirot-Delpech

de l'Académie Française : Je voulais vous dire, Madame, que la clarté, l'information, la chaleur de votre exposé sont fantastiquement enrichissantes et je voulais vous remercier de tout cœur.

Je souhaiterais faire deux remarques : la première concerne l'attitude des Italiens dans le sud-est de la France : je crois qu'il est établi que les enfants cachés, par exemple, qui ont eu à connaître la persécution dans la région de Nice, faisaient appel aux Italiens contre les exactions de la police et de la milice françaises. Je rappelle que Darnand était de Nice et que c'est là que tout a commencé (dont les S.O.L.). Il y avait, semble-t-il, chez ces Italiens, un certain plaisir de faire la leçon aux Français en ce qui concerne le respect des droits de l'homme. D'autre part, il y avait un complexe vis-à-vis de la déclaration de guerre tardive faite par les Italiens aux Français, dans les derniers moments où il n'y avait plus aucun risque comme « un coup de poignard dans le dos ».

A propos du mot « considérer », je pense qu'il est important de rappeler l'origine latine, mieux conservée en italien et qui signifie « regarder ensemble », alors qu'en français il y a une connotation un peu hautaine par rapport au savoir. C'est en fait « mettre en rapport ». Et il y a un réflexe comparatiste chez Primo Levi, comme vous l'avez admirablement démontré.

En ce qui concerne la disparition de Primo Levi, une phrase de Camus peut être un argument qui appuie la thèse du suicide ; le suicide est le problème numéro un de la philosophie : « quiconque se maintient en vie perd le droit de dénigrer la vie ». Peut-être Primo Levi s'est-il appliqué à lui-même cette règle de morale intérieure de ne pas se maintenir en vie alors qu'on la dénigre. J'avais opposé cette phrase de Camus à Cioran, le moraliste roumain qui avait fait du désespoir son « fond de commerce » et qui vivait tout à fait agréablement par ailleurs. La réponse de Cioran fut : « tout le monde n'a pas le courage de Primo Levi ».

Aleth Briat

de l'A.P.H.G. : Je voulais remercier très vivement Madame Amsallem pour le triple éclairage historique, littéraire très sensible et philosophique, ce qui apporte beaucoup aux enseignants appelés à travailler en interdisciplinarité.

Henry Bulawko

Président de l'Amicale d'Auschwitz : Si nous avons assisté au réveil d'une extrême-droite dans une Europe que nous croyions démocratisée de façon plus profonde (Autriche, Belgique, France, Allemagne), c'est que nous avons encore un devoir de travail. Le témoignage que nous apportons a une importance énorme dans la prise de conscience des jeunes générations face à l'évolution de nos sociétés. C'est pourquoi il est très important pour nous, de l'Amicale d'Auschwitz, de découvrir ce géant parmi les témoins mais aussi de pouvoir tirer un certain nombre de leçons de l'expérience que nous avons vécue.

En ce qui concerne Primo Levi, j'ai toujours le sentiment de l'avoir rencontré quelque part, mais je ne sais pas où. A ce propos, je vais vous raconter une anecdote intéressante : un jour, je rencontre Elie Wiesel qui me dit : « Henry, je t'envoie mon prochain livre, car je parle de toi » et je lis : « Henry Bulawko était à Monowitz mais il ne s'en souvient pas », ce qui est faux, bien sûr !

Primo Levi a exprimé ce que nous ressentons et il est un maître pour nous. Je n'ai jamais réussi à le rencontrer, alors que nous étions parfois intervenants dans de mêmes conférences.

Je voudrais moi aussi vous lire un extrait de la préface de *Si c'est un homme* : « Je suis conscient des défauts de structure de ce livre, et j'en demande pardon au lecteur. En fait, celui-ci était déjà écrit, sinon en acte, du moins en intention et en pensée dès l'époque du *Lager*. Le besoin de raconter aux « autres », de faire participer les « autres », avait acquis chez nous, avant comme après notre libération, la violence d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires ; c'est pour répondre à un tel besoin que j'ai écrit mon livre ; c'est avant tout en vue d'une libération intérieure. De là son caractère fragmentaire : les chapitres en ont été rédigés non pas selon un déroulement logique, mais par ordre d'urgence. Le travail de liaison, de fusion, selon un plan déterminé, n'est intervenu qu'après ».

Je vous remercie d'avoir rendu vie à Primo Levi pendant quelques heures. Merci à tous.

Daniela Amsallem

Je voudrais pour terminer citer la dernière phrase prémonitoire de cette préface datant de 1947 : « Il me semble inutile d'ajouter qu'aucun des faits n'y est inventé ».



Raphaël Esrail, Bertrand Poirot-Delpech, Ida Grinspan, Henry Bulawko

**TEMOIGNAGE DE JEAN SAMUEL,
le jeudi 11 octobre 2001,
Lycée Edgar Quinet, Paris 9^{ème},
devant les élèves.**

Dans *Si c'est un homme*, Primo Levi présente ainsi Jean Samuel, le Pikolo :

" Jean était un étudiant alsacien. Bien qu'il eût déjà 24 ans, c'était le plus jeune Häftling du Kommando de chimie. Et c'est pour cette raison qu'on lui avait assigné le poste de Pikolo, c'est à dire de livreur-commis aux écritures, préposé à l'entretien de la baraque, à la distribution des outils, au lavage des gamelles, et à la comptabilité des heures de travail du Kommando". Chapitre 11 le chant d'Ulysse.

Un élève du lycée Léonard de Vinci, et une élève du lycée Edgar Quinet lisent l'un en italien, l'autre en français, le poème prologue au livre :

Si c'est un homme.

Vous qui vivez en sûreté
Dans vos maisons douillettes,
Vous qui trouvez en rentrant le soir,
Le repas chaud et des visages amis :
Voyez si c'est un homme
Celui qui travaille dans la boue
Qui ne connaît pas la paix ?
Qui lutte pour un morceau de pain
Qui meurt pour un oui ou pour un non.
Voyez si elle, c'est une femme,
Sans cheveux et sans nom,
Sans plus de force pour se souvenir
Les yeux vides et le sein froid
Comme une grenouille en hiver.
Pensez que cela a existé :
Je vous commande ces paroles.
Gravez-les dans votre cœur
Quand vous êtes à la maison,
Quand vous partez au loin,
Quand vous vous couchez,
Quand vous vous levez,
Répétez-le à vos enfants.
Ou alors que votre maison s'effondre,
Que la maladie vous abatte,
Que ceux que vous avez enfantés
Détournent le regard de vous.

Primo Levi, 1947

Jean Samuel ajoute qu'il faudrait traduire par "celui qui n'est plus un homme".

Compte-rendu du témoignage de Jean Samuel qui raconte son parcours, puis sa rencontre avec Primo Levi.

Jean Samuel a l'habitude de parler en Alsace devant les élèves, il le fait dans une quinzaine d'établissements par an.

Primo Levi lui écrivait en mars 1946: "**Que nous le voulions ou non, nous sommes des témoins et nous en portons le poids**".

Lui, il lui a fallu 35 ans pour pouvoir parler.

Je pense à mes camarades, juifs, tsiganes, résistants, religieux, homosexuels et en premier lieu à ceux de ma famille, mon père, mon jeune frère, à peine âgé de 17 ans, mes trois oncles. Ma mère et ma cousine sont rentrées.

De Drancy, mars 1942-juillet 1944, 76000 juifs sont déportés. En 1945, 2251 sont rentrés.

Ceux qui sont rentrés ne le doivent pas à leur mérite, ni à l'intelligence, ni à la force, il fallait de la chance. On ne peut se sentir coupable. Ce n'est pas à la place d'un autre que je suis là, c'est parce que j'ai eu plus de chance.

Et tant que je pourrai, j'essaierai de transmettre le message.

D'un côté l'horreur, et de l'autre côté des amitiés comme il n'en existe pas dans la vie normale. La vie trop dure, la faim, la soif. Il est arrêté par la Gestapo d'Agen en mars 1944. A Toulouse, il a fait des études de pharmacie et a préparé une licence de sciences, a fait de la botanique et un certificat de mathématiques générales et de chimie générale.

Il est parti pour Drancy. Il y a passé dix jours. Convoi n° 70, 27 mars 1944. Il a été mis dans un wagon, 40 personnes, 3 jours et 3 nuits, du 27 au 30 mars.

Personne ne savait où nous allions, vers l'Est. Personne ne savait ce qui s'y passait.

Auschwitz, Haute-Silésie. Accueillis très violemment. Ils ont laissé les bagages à l'intérieur. Ils ont sauté sur le ballast, *reçus par des hurlements des SS et des chiens qui sautaient sur nous.*

La voie de chemin de fer qui entre dans le camp a été créée deux mois après. Il faisait froid, neigeux. Ils avaient quitté le sud de la France, les arbres en fleurs et là, c'était l'hiver.

Il y avait là le docteur Mengele. Il a sur la conscience les 500 personnes de son convoi gazées immédiatement. D'un geste de la main, il nous envoie soit à droite, soit à gauche. A droite, les bébés, les enfants en bas âge, les malades, les personnes âgées, et à gauche, les hommes, les femmes dans la force de l'âge, de 15-60 ans.

La chance.

Sa mère, 47 ans, petite, malade, s'était mise du côté de ceux qui devaient être gazés, et les camions. Lui était de l'autre. Mengele, (l'assassin de 700 000 personnes), l'a prise par la peau du cou, par deux fois, pour la mettre dans la colonne de gauche en lui disant qu'elle pouvait encore travailler.

Sa mère a survécu au travail très difficile, a construit des routes, elle s'est retrouvée à Ravensbrück. Puis elle a été libérée par les Russes sur l'Elbe, près de Berlin. Elle a eu beaucoup de chance et la volonté de survivre.

Le moment le plus important : les jours (ou les semaines) suivant l'arrivée à Auschwitz. Dépouillement de toutes nos affaires personnelles, rasage de la tête au pubis avec des lames usées, le tatouage surtout : ce numéro (176397) qui allait devenir notre identité, nous privant de notre qualité d'homme, le choix, (en courant) des sabots en bois qui pouvaient, en cas d'infection et de plaies, vous envoyer à la chambre à gaz.

Mais surtout l'acceptation d'une réalité incroyable : la disparition en une nuit de plus de la moitié de notre convoi. Ceux qui ne pouvaient y croire se laissaient mourir, sans possibilité de secours, fussent-ils vos proches ou vos amis, (ceux qu'on appelait les "musulmans".)

Je ne voudrais pas oublier deux amitiés précieuses (outre celle de Primo) : celle de Jacques Feldbau, jeune mathématicien strasbourgeois, arrêté à Clermont, qui m'a enseigné la Topologie, science très abstraite, que j'ai pu assimiler à Auschwitz, où elle permettait de meubler l'esprit pendant les interminables journées de dur travail physique et avec qui j'ai discuté pendant la première nuit de marche de la mort du grand théorème de Fermat, énoncé en 1640 et enfin résolu globalement en 1994.

Celle de Henri, qui m'a soutenu les derniers mois à Buchenwald et au Zeltlager, après la mort misérable de mon oncle René, fin janvier au petit camp de Buchenwald. Sans lui, je n'aurais jamais pu surmonter la vision de ce cadavre et la perspective de devoir annoncer sa mort à son épouse et à son petit garçon de 7 ans.

Après près de six semaines dans un *Kommando* meurtrier de transport d'énormes troncs d'arbres, il s'est retrouvé au *Kommando* 98, celui de chimie.

Jean Samuel raconte sa rencontre avec Primo Levi.

Primo Levi, docteur en chimie, a passé comme lui l'examen de chimie.

Pikolo, le plus petit, le plus jeune. Jean Samuel a été nommé *Pikolo* par Alex, un *Kapo* horrible, mais il lui doit la vie. Un jour le *Kapo* a demandé si quelqu'un lavait et repassait. Il avait l'avantage de parler allemand, ce qui évitait de prendre des coups. Primo a donné 4 jours de pain à un jeune Alsacien pour qu'il lui donne des cours d'allemand. C'était un investissement "rentable" dans le camp.

Jean Samuel a levé la main à la question du *Kapo*. Il a refait 10 à 15 fois le pli du pantalon. Il y avait un double risque à être *Pikolo*. Le *Kapo* allemand, criminel, dont la peine de mort avait été commuée en peine de privation de liberté, pouvait l'envoyer à la mort. Et la vie sexuelle était inexistante dans le camp pour les déportés, mais les *Kapos* avaient de petits amis. Il est resté *Pikolo* très peu de temps. Il avait des avantages : soupe, chaussures, et il tenait la comptabilité du *Kapo*.

Puis est arrivé un nouveau *Kapo*, violoncelliste hollandais, qui ne l'a pas gardé.

Le *Pikolo* allait chercher la soupe dans des récipients de 50 litres avec deux bâtons. Encore fallait-il trouver un camarade qui fasse un kilomètre pour aller chercher la soupe et la ramener avec des bâtons sur ses épaules. Jean Samuel a demandé à Primo de l'accompagner et de lui donner une leçon d'italien.

Il s'est passé avec le « Chant d'Ulysse » de « La Divine Comédie » de Dante, un moment extraordinaire avec Primo Levi. *"J'y suis, attention Pikolo, ouvre grand tes oreilles et ton esprit"...* Primo Levi faisait des efforts pour se souvenir du texte.

*"Considérez quelle est votre origine :
Vous n'avez pas été faits pour vivre comme des brutes,
Mais pour ensuivre et science et vertu."*

Ils s'étaient rencontrés lors d'une alerte aérienne, au printemps, les Allemands étaient descendus dans les Bunkers et ils se sont retrouvés dans une baraque, Primo et lui. Un moment extraordinaire, ni Kapo, ni Vorarbeiter, ni SS. Ils ont parlé de leurs familles, des goûts, des lectures, ce qui arrivait rarement au camp car il fallait des jours et des jours pour récupérer la douleur de la vie qu'ils avaient quittée. Il n'y a que Primo qui a reçu cet incroyable pouvoir de rentrer intimement dans la vie des gens. Voir le chapitre "Nickel" dans « Le système périodique ». Il avait le don d'appeler les gens à se confier à lui. A la Libération, fin janvier, il a restitué 50 noms avec les prénoms, les lieux de naissance, les métiers. Il a fait ce listing à Auschwitz après la libération par les Russes.

C'était une journée extraordinaire.

Ils ont été séparés en janvier 1945. Jean Samuel a fait la marche de la mort, Monowitz, Gleiwitz, Buchenwald. Primo Levi, malade, est resté au camp. Libéré par les Russes, il n'est rentré que le 27 octobre 1945. (Voir *La Trêve*). Il avait promis à son camarade français de le retrouver. Grâce à Charles, l'instituteur, en mars 1946, Jean Samuel a envoyé une lettre pour lui raconter ce qui lui était arrivé avec la marche de la mort, envoyé sur les routes, par moins 25°. Primo a répondu par une lettre de 6 pages.

Jean Samuel dit qu'il a eu de la chance de l'avoir pour ami.

Primo Levi a gardé et les lettres qu'il lui a écrites, et celles de Jean Samuel, c'est bon pour sa mémoire.

Puis ils se sont donné rendez-vous en juillet-août 1947, où il a vu la mer pour la première fois. Ils se sont retrouvés entre les deux postes frontières Vintimille- Menton. Ils ont passé 2 à 3 heures, face à face, avec des cheveux, un visage reconstitué. C'était très différent de l'image de forçat qu'ils avaient à Auschwitz. Il avait dû remettre son passeport au douanier. Puis en 1950, il est passé à Turin, voir Primo, il était dans les Alpes dans les Dolomites où il l'a rencontré avec sa femme et sa petite Lisa. Ils se sont vus de nombreuses fois.

La dernière fois, en 1985, il l'a vu découragé par Faurisson, Nolte, des gens qui mettaient en doute la Shoah, le fait qu'il y ait des révisionnistes ou négationnistes.

Le suicide ?

Tout le monde pense qu'il s'est suicidé. Il a eu une lettre d'un professeur d'Oxford, qui est allé voir sur place. Au troisième étage, la rampe est très basse. Il était sous traitement d'antidépresseurs. A-t-il eu un moment de perte de connaissance, est-il tombé dans la cage d'escalier alors qu'il attendait sa femme ?

Il a eu de la BBC la copie d'une lettre d'une journaliste hollandaise à qui il avait donné rendez-vous dans les six semaines, étant trop fatigué. (lettre de Primo du 9 avril).

Il avait posté une lettre à Ferdinando Camon, sans allusion à un projet de suicide.

Pour la police, il était commode de dire qu'il s'était suicidé. Accident ou suicide ?

C'était un 11 avril 1987, 42 ans après la libération de Jean Samuel, le 11 avril 1945 à Buchenwald, par les Américains, comme Jorge Semprun, le 2 mai il était chez lui à Dausse où il avait été arrêté.

Il ne veut pas croire au suicide de Primo Levi.

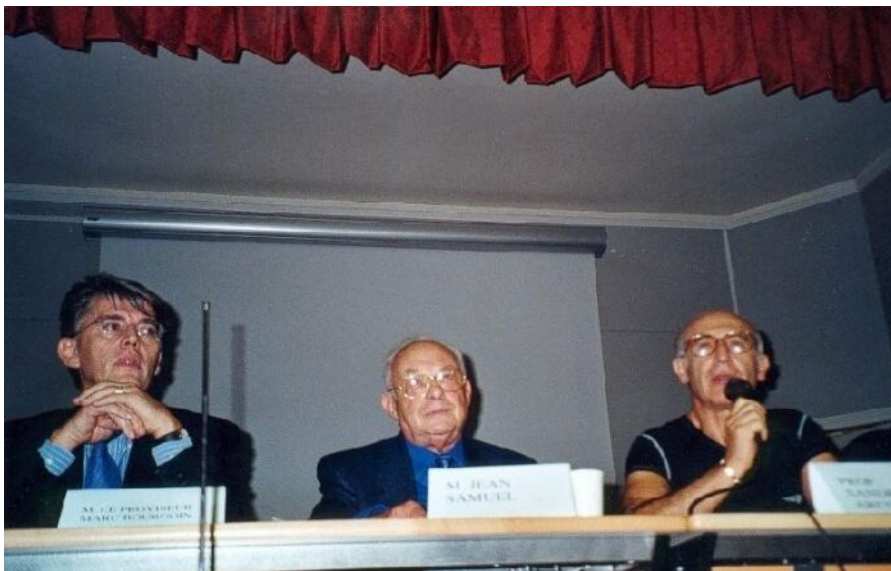
Jean Samuel lit un extrait d'une lettre de Primo Levi du 24 mai 1946 :

"A bien y regarder, l'amitié qui nous lie est quelque chose de bien étonnant et unique. Nous nous sommes connus dans des circonstances particulières, à peu près dans la condition la

plus misérable où on pourrait jeter un homme; nous nous sommes trouvés associés dans notre lutte contre la Vernichtung, non seulement matérielle, mais surtout spirituelle par le Lager. Nous avons été sauvés par le hasard, par deux processus extrêmement improbables et nous nous sommes retrouvés au-delà de tout espoir. Avec ça nous ne savons pratiquement rien l'un de l'autre, ce qui rend particulièrement amusant et émouvant de s'écrire et de se lire. Comme il serait plutôt gênant et inconfortable de te décrire "per extenso" qui est Mr Primo Levi, je t'envoie trois poésies et l'un des contes que j'ai écrit, un échantillon de moi-même. (C'est le chant d'Ulysse.) Ce n'est pas des meilleurs, mais je t'envoie celui-ci parce qu'il est question de toi. Je l'ai écrit quand j'étais bien loin de soupçonner que tu étais en vie et que tu aurais eu l'occasion de le lire et je t'assure que je n'y ai changé mot. Je te demande pardon des inexactitudes et de tout ce qui pourrait de quelque façon te choquer. Tu serais bien gentil de me signaler mes fautes de français".

Je voulais témoigner pour lui, dit Jean Samuel. Quand il est rentré chez lui, il a fallu reconstruire une vie, puis il s'est marié. Il ne voulait pas imposer ses histoires aux gens qui l'entouraient. En revenant, c'était les résistants qui étaient à l'honneur. Eux, on les appelait les "déportés raciaux". Le déclic est venu en 1980, à l'occasion d'un film de la télévision allemande sur les procès de Nuremberg, contre les industriels allemands. Primo Levi lui avait demandé de venir à Turin. Pour la première fois, il devait parler et parler en allemand, c'était un moment très dur pour lui. Il était nerveux. Primo, depuis 1945, a parlé, toujours. Donc, il lui était difficile de s'exprimer, mais à partir de là, Jean Samuel a commencé à parler. Il a rencontré un cercle de plus en plus large d'amis de Primo Levi. Aujourd'hui, il essaie de témoigner autant qu'il le pourra.

Nicole Mullier, février 2002, Jean Samuel nous a transmis la lettre de Primo Levi.



Bibliographie, filmographie, sitographie :

quelques livres de Primo Levi :

- LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Robert Laffont, 1^{ère} éd. 1987, 1996
LEVI Primo, *La trêve*, Grasset, coll. "Les cahiers rouges", 1966, 1988.
LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*. Gallimard, 1989
LEVI Primo, *Maintenant ou jamais*, Julliard, 1983, rééd. 10-18, 1990
Conversations avec Primo Levi, en collaboration avec Ferdinando Camon, Gallimard, Le
Messager, 1991
LEVI Primo, *Le métier des autres*, Gallimard, Folio essais, 1992
LEVI Primo, *Le devoir de Mémoire*, éd. Mille et une nuits, 1995
LEVI Primo, *A la recherche des racines*, éd. Mille et une nuits, 1999
LEVI Primo, *Conversations et entretiens, 1963-1987*, 10 -18, 2000
LEVI Primo, *Le système périodique*, Albin Michel, 1987, nouvelle éd 2000
LEVI Primo, *Le fabricant de miroirs*, Laffont, 1998, et Livre de poche, 2001
LEVI Primo, *Dernier Noël de guerre*, 10/18, 2002
LEVI Primo, *Poeti*, Liana Levi, 2002
LEVI Primo, *Rapport sur Auschwitz*, présentation Philippe Mesnard, Kimé, 2005, 111p.

A lire :

- AMSALLEM Daniela, *Primo Levi, le témoin, l'écrivain, le chimiste : au miroir de son oeuvre*, Cosmogone, 2002
AMSALLEM Daniela, *Primo Levi*, Ellipses, Thèmes et études, 2000
AMSALLEM Daniela, *Etude sur Si c'est un homme*, Ellipses, Résonances, 2001
Dans la revue le Monde juif, article, Primo Levi : Un témoin pris dans les remous de l'histoire.
AMSALLEM Daniela, *Le thème du Lager dans les nouvelles de Primo Levi*, Ecole des Lettres, revue de l'Ecole des loisirs, 2001-2002
ANISSIMOV Myriam, *Primo Levi ou la tragédie d'un optimiste, biographie*, Lattes, 1996, et Livre de poche, 1998
GEERTS Walter et SAMUEL Jean, *Primo Levi, Le double lien*, Ramsay, 2002

Pour comprendre :

- AMERY Jean , *Par-delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*, Actes Sud, 1995
ARENDRT Hannah, *Eichmann à Jérusalem*, éd. Gallimard. 1991
BARTOV Omer, *Intellectuals on Auschwitz: Memory, History and Truth*. Bloomington, Indiana University Press, 1993
JANKELEVITCH Vladimir, *L'imprescriptible*, Poche, 1996
GRYNBERG Anne, *La Shoah, l'impossible oubli*, Gallimard, Découvertes, 1995
BENSOUSSAN Georges, *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire*, Les petits livres n° 24, 1998
BENSOUSSAN Georges, *Histoire de la Shoah, Que sais-je ?* 1996
HILBERG Raul, HILBERG Raul, *La destruction des Juifs d'Europe*, Fayard, Paris, 1988 (1^{ère} éd. USA 1985).
KLEMPERER Victor, *LTI, Langue du III^{ème} Reich*, Albin Michel, 1996. (1^{ère} éd. LTI, Notizbuch eines Philologen, Max Niemeyer Verlag, Halle, 1957)
SPIEGELMAN Art, *Maus, un survivant raconte. t. 1, Mon père saigne l'histoire*, 1992
SPIEGELMAN Art, *Maus : un survivant raconte. t. 2, Et c'est là que mes ennuis ont commencé*, Flammarion , l'intégrale, 1998, 296 p.

Des liens internet : pour les liens obsolètes, consulter les archives du web

<http://www.archive.org/index.php>

Bibliographie / Biographie. Qui est Primo Levi ? 2007

<http://www.republique-des-lettres.fr/1514-primo-levi.php>

sur le site de Michel Fingerhut,

GREIF Hans-Jürgen : Pourquoi il faut (re)lire Primo Levi :

<http://www.anti-rev.org/textes/Greif00a/index.html>

un article de Sylvie Braibant: Une biographie de Primo Levi: Primo Levi, ou la tragédie d'un optimiste,

in Le Monde diplomatique (juin 1997)

<http://www.anti-rev.org/textes/Braibant97a/>

Travail sur Si c'est un homme, en liaison avec le programme de français de terminale :

des extraits du livre avec renvoi aux pages créées par des élèves du lycée André Malraux de Béthune :

<http://www.ac-nantes.fr/peda/disc/histgeo/outice/levi/accueil.htm>

Eléments de cours de Terminale : <http://www.ac-reunion.fr/pedagogie/lyvergerp/TL/levi.htm>

complément inédit au cours de terminale :

<http://www.ac-dijon.fr/pedago/lettres/espapro/pedago/letmod/lyc/levi/default.htm>

- Primo Levi <http://www.ac-versailles.fr/pedagogi/Lettres/Primo%20Levi/index.htm>

- L'écriture de Primo Levi : style et tonalité, par Marie-Anne Bernolle:

<http://www.ac-versailles.fr/pedagogi/Lettres/Primo%20Levi/ecriture.htm>

-conférence sur Primo Levi par Mario Fusco, Professeur émérite de la Faculté de Paris III.

<http://www.ac-versailles.fr/pedagogi/Lettres/Primo%20Levi/confPLevi.htm>

-Elisabeth Kennel, Si c'est un homme http://perso.club-internet.fr/yz2dkenn/plan_du_cours.htm

- écrit par une étudiante dernière année en histoire contemporaine en faculté des lettres de l'Université de Genève : <http://membres.lycos.fr/contreloubli/primolevi.html>

François Collard, Si c'est un homme:

Quel " pacte autobiographique " ? La structure du récit. Les repères spatio-temporels :

http://membres.lycos.fr/fcollard/primo_levi.html

- pourquoi il faut relire Primo Levi

<http://www.nuitblanche.com/archives/l/levi.htm>

Primo Levi et la presse

- des entretiens dans la presse suisse:

"le témoin scientifique de l'horreur" :

http://www.webdo.ch/hebdo/hebdo_1996/hebdo_47/plevi1_47.html

"Primo Levi avait foi en la raison"

http://www.webdo.ch/hebdo/hebdo_1996/hebdo_47/plevi2_47.html

"Ecrire contre le mal"

http://www.webdo.ch/hebdo/hebdo_1996/hebdo_47/plevi3_47.html

- Avec M. Anissimov dans l'Humanité :

<http://www.humanite.presse.fr/journal/1996/1996-11/1996-11-16/1996-11-16-063.html>

- Primo Levi, " bâtisseur de ponts ", le Pikolo, Jean Samuel dans les Nouvelles d'Alsace, à propos d'un colloque: http://www.alsapresse.com/jdj/99/11/16/IRF/article_20.html

Primo Levi :

- Conférence par Mario Fusco, professeur à Paris III

<http://www.ac-versailles.fr/pedagogi/Lettres/Primo%20Levi/ConfPLevi.htm>

A propos de *La Trêve*,

site d' Emmanuel Vincent et des liens :

<http://perso.wanadoo.fr/dnbastille/roman/treve.html>

Article en italien à propos de la Trêve :

<http://www.fausernet.novara.it/fauser/biblio/crit900/01900cri.htm>

A propos de la traduction, un article en anglais :

<http://www.leeds.ac.uk/bsis/98/98pltrn.htm>

Les camps de concentration en Italie :

- <http://www.itc-belotti.org/fascismo/favorite.htm>

In Italia si ricordano i campi di Fossoli, San Sabba e Bolzano come principali interpreti di questa follia razziale.

- Histoire du Camp de Fossoli : <http://www2.comune.carpi.mo.it/musei/sito/depo/storiaf.htm>

- Photos du camp de Fossoli : <http://www.itc-belotti.org/fascismo/fossoli2.htm>

- Fossoli et autres camps : <http://www.deportati.it/campi/fossoli/fossoli.htm>

"Häftling: j'ai appris que je suis un Häftling. Mon nom est 174 517, numéro 174 517"

- camp de Buna Monowitz, annexe du camp d'Auschwitz :

http://www.istoreto.it/didattica/relaz_buna.htm

Vidéos sur Primo Levi

- *Primo Levi : Et mon tout est un homme* de William Karel

- *Provençères, Charles, Jean et Primo Levi*, 1991, Durée 50 min Auteur(s) Catherine Bourdin, Réalisation Catherine Bourdin, Témoignage d'une rencontre entre deux déportés et l'écrivain Primo Levi à Auschwitz. Ce film, à la rencontre de Charles, compagnon de détention au camp d'Auschwitz, aujourd'hui instituteur retraité d'un petit village vosgien, Provençères, témoigne de cette relation née dans des conditions exceptionnelles.

- *La Trêve*, de Francesco Rosi avec John Turturro, Rade Serbedzija, Massimo Ghini ; durée : 2h05

- *Primo Levi*, cassette du CNED et de l'Ecole des lettres, 70mn, avec Jean Samuel, Charles Conreau, Jorge Semprun, Daniela Amsalem, Sylvie Rozé, Jean Claude Frissung du Nouveau Théâtre de Besançon, avec un livret pédagogique

"Déjà arrive à l'âge adulte une génération sceptique, privée non d'idéaux, mais de certitudes; défiantes à l'égard des grandes vérités révélées, elle est prête, en revanche, à accepter les petites, changeant de mois en mois au gré de la vague agitée des modes culturelles, dirigées ou sauvages. Il nous est de plus en plus difficile de parler avec les jeunes. Cela nous apparaît comme un devoir, et, en même temps, comme un risque: le risque de leur apparaître anachroniques, de ne pas être écoutés. Il faut que nous le soyons: au delà de nos expériences individuelles, nous avons été collectivement les témoins d'un événement essentiel et imprévu, essentiel parce que justement imprévu, que personne n'avait prévu. C'est arrivé contre toute prévision ; c'est arrivé en Europe ; il est arrivé, fait incroyable, que tout un peuple civilisé, qui venait de sortir de la floraison culturelle de Weimar, suive un histrion dont le personnage, aujourd'hui, porte à rire ; et cependant, Adolf Hitler a été obéi et encensé jusqu'à la catastrophe. C'est arrivé, cela peut donc arriver de nouveau : tel est le noyau de ce que nous avons à dire."

Primo Levi.

Les naufragés et les rescapés, (Quarante ans après Auschwitz)

Nicole Mullier, 2001-2002

Site internet du lycée :

lyc-edgar-quinet.scola.ac-paris.fr/Jean_samuel.html

Pour les liens obsolètes, consulter les archives du web

<http://www.archive.org/index.php>